

Au nom du Gouvernement Provisoire Russe.

Il est porté à la connaissance de tous ceux à qui il appartient que le porteur du présent, citoyen russe *Goulévitch Soule*, né le 8 Septembre 1882 à *Roudnia*, dépt de *Mohilev*, continue de séjourner à l'étranger, avec son épouse *Anna*, née *Goulévitch* en 1880 à *Roudnia*. Ses enfants: *Pierre*, âgé de 20 ans, *Marie* - de 15 ans, *Paul* - de 13 ans, *Mathieu* - de 11 ans, *Pelagie* - de 9 ans, & *Jean* - de 5 ans.

En foi de quoi a été délivré le présent passeport pour libre passage par le Consulat Général de Russie à Marseille.

Marseille, le 5 Mai 1924

*Valable pour trois ans (3 ans)*

LE CONSUL GÉNÉRAL P. I.

Signé: *Ganella*.



*Г. С. С. С. С.*

# GENEALOGIE DE LA FAMILLE CHKOUROPADSKY

d'après *Antoine Chkouropadsky*

## Origines lointaines .

Venus de la Volynie , province voisine de la Russie , en 1600-1700 . Ils étaient libres et sont devenus serfs en Biélorussie . Ily a eu une mine de fer exploitée par un Chkouropadsky . On nous appelait " Cyprianiens " (1800) de Cyprian , grand-père du grand-père d 'Antoine Chkouropadsky .

## PERIODE HISTORIQUE

remonte à Jean Chkouropadsky né à Roudnia vers 1830  
frère de Basile père de Michel en Australie  
5 enfants:, tous nés à Roudnia:

*Théodore, Casimir, Jean, Joseph, Basile*

Théodore : fils aîné, né en 1861 à Roudnia, mort à Décines en 1944. Epouse Agnès Goulévitch (1865 Roudnia-1954 Décines) . 8 enfants (voir "enfants de Théodore" )

Casimir a épousé Catherine : 2 enf. Èva et Jean (femme de Jean vit à Décines sous le nom de Tomachevski )

Enfant de Jean: Edwige , vit à Décines

Enfants d'Eva: retournés en Sibérie en 1928

(Èva mariée à Jean Goulévich )

Casimir a été maire de Rogatchevka et y a été assassiné.

Jean a péri sur la route vers la Sibérie (fusil...). Marié a eu un fils unique Michel parti en Australie en 1922 . Y a eu 5 fils, inconnus.

Joseph le seul instruit a écrit un livre sur les habitants de Rogatchevka. Mort à Rogatchevka. A eu 3 filles Catherine élevée par Théodore, mariée sans enfant, Anastasie élevée par Casimir mariée à Goulévitch frère du mari d'Eva et retour

## GENEALOGIE DE LA FAMILLE GOULEVITCH

Ivan Goulévich épouse Proxeda Chkouropadsky . Nés à Roudnia . 9 enf.

*Marie, Jean, Julie, Joséphine, Agathe, Pierre, Paul, Paulette, Frania*

Marie épouse Stepan Kotsouba ont eu 2 filles nées en Sibérie et Victor, Jean, Paul,... tous retournés en Sibérie et disparus

Jean épouse Agathe Roubatchenko, 2 enfants:Pacha et Génia

Pacha marié à Dorothée 2 enf. Christian et ?

Genia épouse de Luc 2 enf. Laurent et ?

Julie épouse Joseph Goulévich ( extérieur à la famille ) 3 enfants

Iia épouse Vintia Radkévitch 1 enfant, Frédéric, puis d'un second lit 2 enfants  
Stéphane et Sandrine

Maroussia épouse Donfald, 2 enfants Maxime et Gisèle

Zoia épouse Portelli 1 enfant Michel

Michel épouse une Lupin 2 enfants Yannick et ?

Joséphine décédée sans enfants

Agathe épouse Antoine Chkouropadsky ...

Pierre décédé sans enfants

Paul décédé à 14 ans d'une infection dentaire

Paulette épouse Marcel Valdenaire 2 enfants: Georges-Alain et Christian

Frانيا épouse Roger Fraisse 2 enfants Bernard et Dominique

Bernard marié 3 enfants : Patrick ...

Dominique mariée à Patrick ... 1 fille Géraldine

d'après Antoine Chkouropadsky, notes du fils Serge ( 1980)

*Neil*  
- Gabriel 2 enf. 1 garçon et Pamela ( 40 Rio Vista Boulevard, Florida Gardens, Surfers Paradise 4217 Australia.

Ursule née à Roudnia en 1899 ,décédée en Australie en 1996, mariée avec Adam Goulévitch frère de Basil. Elle a vécu à Décines avant d'émigrer en Australie. 4 enfants: Nadia, Lucien, Lina ...

-- Lucien né à Décines en 1924 marié à June Taylor le 24 dec 1950, 4 enfants

Deborah 1964 ; Linda 1965,mariée à Peter Bideganetta 1 enf.Joel 1990.

Rebekah 1966 ( visite à chaponost en 1992 ) ; Benjamin 1971 à marier 1993 à Clarissa Gilanders.

*et Oressa* --- Lina née en Australie, decédée en 1973, mariée à Harold Cater 1 enf. Danny , vit en New Zealand

Rebekah Goulevitch 39 Sittella Street, Inala Qld 4077, Australia

Joseph mort à 12 ans

Antoine né en Sibérie en 1903 , marié à Agathe Goulévitch en 1930. , prend le nom de Churassy vers 1950 , 3 enf.

Victor né en 1931 marié à Marguerite Dubois 2 enf.: Olivier et Laurent

Serge né en 1941 marié à Nicole Nebout en 1966, 2 enf. Agnès(1969) Alain ( 1972 )

Christiane née en 1944 , sans enfant .

*Paul*  
Paula mariée à Smirnow 2 enfants : Zina et Valentin

Zina épouse Grabovski enfants Marianne et Jean-Paul

Valentin épouse Monique 3 enfants:Jean-François ( 1960 ) , Marie-Agnès *marie Brupp Collard* (1962 ) et Jean-Marc ( 1966 ). *GUYON Léa et Ugo marie a Louis ette Alan et Maël Paul et Louise*

Elise née en 1909 épouse Thimothée Ovsienko , 3 enfants

Natalie épouse Maurice Edel, 2 enfants: Marc et Luc

Michel épouse Janine, 2 filles: Patricia et Natacha → + CELSO ARAUJO → TADEO YAGU

Annie Mariée à ? 1 enfant Jérôme *2007 et Stephanie 2007*

*Alain BENEDETTO*

*+ Pierre VIDAN*

\*\*\*\*\*

*ALIZÉE TIBAUD*

ÉTAT GÉNÉRAL  
DE RUSSIE  
MARSEILLE

Marseille, le 23 Septembre 1922

N° 3326



# CERTIFICAT.

Le Consulat Général de Russie à Marseille certifie que le porteur du présent, dont la photographie apposée ci-contre, est déclaré être Madame Anna GOULEVITCH, née Goulévitch, ci-toyenne russe, épouse de M. Basile Goulévitch. La susnommée a produit à ce Consulat Général un certificat délivré par la Mairie de Rogatcheff le 9 Mai 1922 N° 384, à son mari, sur lequel certificat elle est portée.

Le susnommé a déclaré être né le en 1880

à Roudny, dép. de Mohileff ;  
être fils de M. Jean Goulévitch et de M<sup>me</sup> Hélène,  
née Chkouropadsky.

M<sup>adame</sup> Anna Goulévitch est arrivée en France, le 14 Septembre 1922 à bord du " André Lebon " venant de Shang-Hai, comme réfugiée de Russie avec son mari.

Le présent certificat est délivré à M<sup>adame</sup> Anna Goulévitch, sur sa demande, pour être présenté aux autorités françaises compétentes, afin de régulariser son séjour en France, la susnommée se rendant avec son mari aux Hauts-Fourneaux, à Chasse ( Isère ), où ce dernier est engagé comme manoeuvre.

Le Consul Général p.i. :

Tarif Cons. R. 1/2  
GRATIS



DE RUSSIE  
24  
1926  
PASS. COUS. 9

Vu au Consulat  
A Marseille  
Fin pour  
aux Etats  
de l'Amérique

de Russie  
Nord



Marseille  
LE CONSUL  
1926



N 208 - Vu d l'OFFICE DES REFUGIES RU  
Marseille ( anc. Consulat Général de  
Russie ) : le titulaire de ce passe  
port Basile GOULEVITCH , réfugié russe  
n'ayant acquis aucune autre nationalité  
se rendant au CANADA ( Ci-joint photo )

Marseille , le 9 Mars 1926

LE DIRECTEUR  
DE L'OFFICE DES REFUGIES RUSSES

*Jouanolle*

Anc. Consulat Général de  
Russie



certification  
poste ci-joint  
9 Mars 1926

По уполномочию Временнаго Россійскаго Правительства.

Объявляется чрез сія въёмъ и каждому, кому о томъ вѣдать надлежитъ, о показателъ. — сего

россійскій гражданинъ Василь Ивановичъ Тулевичъ, р.д.

8 сентября 1882 г. въ д. Гришино, волости Могилевской губ., предол-

жастъ предыдущее записанъ — При ками жена Анна

Ивановна, фр.ид. Тулевичъ р.д. в 1880 г. таин. же и дети:

Петръ 20 л. Марія 15 л. Павелъ 13 л. Матвѣя

Андрей 11 л. Телалія 9 л. Иванъ 5 л.

Во свидѣтельство, тогдѣ для свободнаго проѣзда

данъ сей паспортъ отъ Россійскаго Генеральнаго

Консульства въ Марсели.

Марсель, Мартъ 6 ня 1924 года.

Данъ сей билетъ на три года (3г.)

*Генералъ*

Возвращеніе: Генералъ  
село Ширшино вол. Коллежская  
Могилевской губ. 28 марта  
1924 г. Листъ № 1607/114  
1608/115



LE CONSUL GÉNÉRAL DE  
Marseille certifie que la signature  
ci-dessus a véritablement été  
le personnage que représente  
le photographié.  
LE CONSUL GÉNÉRAL P.  
*Генералъ*



*Почтовый ящикъ въ Марсели*

- |             |            |          |
|-------------|------------|----------|
| Basile 1882 | Pierre 20  | Marie 15 |
| Anna 1880   | Paul 13    | Pelage 9 |
|             | Mathias 11 |          |
|             | Jean 5     |          |

VILLE DE LYON



REPUBLIQUE FRANCAISE

VILLE DE LYON  
2ème Arrondissement Municipal

EXTRAIT DU REGISTRE DES ACTES DE NAISSANCE

ACTE N 02820

*Le douze juillet mil neuf cent trente trois, à 03 heures 00, est né en notre commune Valentin Georges SMIRNOW, de sexe masculin; fils de Paul SMIRNOW né le 24 décembre 1905 à Worowicz Pologne, et de Appoline CHKOUROPADSKY née le 19 juillet 1906 à Rogatchevka Russie .*

MENTIONS MARGINALES :

*Marié à Bagnols sur Cèze, Gard le 12 septembre 1959 avec Monique Paulette Marguerite GUYON.*

/

*Pour extrait certifié conforme :  
Lyon, le 09 février 1993*

*l' Officier d'état civil par délégation du Maire ;*

A handwritten signature in blue ink, appearing to be 'M. M. M.' or similar.



## MON CAHIER - 1932

Je voudrais, avec encore plus de détails, laisser sur ces feuilles blanches les traces de mes trente années de vie et de la vie de mes parents. Et remonter dans le temps pour parler de l'ancêtre le plus éloigné dont on peut se souvenir, grâce aux récits des uns et des autres.

Malheureusement, je manque de culture et mon esprit est trop faible, atteint par la vie mouvementée que j'ai connue dès mon plus jeune âge, ne me permet pas de le faire avec plus de précisions.

Peut-être ai-je quand même réussi, malgré mon écriture grossière et de nombreuses ratures, et des fautes, à retracer les faits les plus marquants de notre vie quotidienne ainsi que la vie de nos ancêtres. Je pense - et peut-être le prix sera-t-il énorme - qu'on arrivera à les sauvegarder pour plusieurs années, si Dieu le veut, pour les générations qui, je l'espère, conserveront ce cahier que j'appelle "Les annales familiales" et qui, s'il est en mauvais état, doit être recopié absolument.

Je sais, par ma propre expérience, qu'on aime toujours garder toutes ces lignes tracées par nos grands-pères, les arrière grands-pères. Ainsi on aurait devant nous un sentier qui suivrait la vie de tous nos ancêtres. Je pense que pour toute jeune génération, il serait intéressant de savoir par où passe ce sentier. Je prie Dieu, si telle est sa volonté, de conserver mes enfants et les enfants de mes enfants. Je leur souhaite de s'aimer, même s'ils sont ennemis, et j'espère qu'il y aura toujours une main pour ajouter une ligne à ce cahier qui retracera la vie quotidienne des futures générations, et ceci pendant des années, et peut-être des siècles.

I. I. Goulévitch

## LA VIE QUOTIDIENNE - CHAPITRE III

Tous mes ancêtres - ainsi que moi - sont originaires de Pologne et nous avons gardé notre religion catholique à tout jamais. Nos ancêtres les plus éloignés sont restés dans la région de Voline. Selon les récits qui sont restés dans la famille, les trois frères Goulévitch se sont retrouvés un jour dans la région de Mogalev et ont construit une maison à l'orée de la forêt, près d'une grande source, et où on voyait une couche de minerai de fer qui permettait de développer les métiers de fabrication de ce métal. Plus tard, c'est devenu une bourgade où ils sont restés et qui s'appelait Roudneï, "Roudia". Personne ne sait au bout de combien d'années cette bourgade s'est agrandie. Combien de siècles ont-ils vécu dans la ville de Roudneï ? On ne sait qu'une chose : la majorité des habitants de ce village porte le nom de Goulévitch. La terre sur laquelle ils vivaient appartenait à un grand propriétaire terrien. Pour y vivre, nos ancêtres payaient un impôt, c'est-à-dire que toute la famille travaillait trois jours par semaine pour le propriétaire. Leur vie n'était pas facile. Mes ancêtres n'étaient pas agriculteurs, ils travaillaient le fer, ce qui leur permettait d'avoir un lieu de résidence et les pouvoirs locaux les laissaient tranquilles, ce qui, pour la Russie de l'époque, ne concernait que certains artisanats. Voilà pourquoi ces familles étaient libres, indépendantes par rapport au propriétaire qui était comte. Ces droits de notre famille avaient été enregistrés et les documents étaient dans la propriété du comte. Lorsque celui-ci est mort, la comtesse, devenue veuve, les transmit dans les services administratifs du gouvernement de Mogalev. Après sa mort, comme elle n'avait pas d'enfants, cette grande propriété est passée entre les mains de parents éloignés, uniquement pour qu'elle ne tombe pas entre les mains des paysans ou du trésor public. C'est dans ces conditions que le nouveau comte a pris possession des terres... et du destin de mes ancêtres. Pour éviter le servage, les familles se sont démenées pour retrouver les documents qui auraient dû être dans les services administratifs du gouvernement, à Mogalev, mais, apparemment, ils avaient disparu.

C'est ainsi que les familles de mes ancêtres sont devenues la propriété du jeune aristocrate. C'était de l'esclavage, un véritable esclavage qu'ont connu ces familles. Par exemple, on choisissait parmi les femmes de bonnes nourrices pour les enfants du "maître". On n'hésitait pas à fouetter les gens dans les champs, et ce fut ainsi jusqu'à la fin du servage. Je ne peux donner plus de précisions sur la vie de ces gens-là, car il reste très peu de témoins. Après la libération des paysans, mes ancêtres ont reçu quelques parcelles de terre qui étaient distribuées par famille et par homme. Personne ne sait combien de temps a continué ainsi la vie dans ce village qui s'appelait Roudia. Lorsque les familles de ces trois frères sont devenues un vrai village, ils commencèrent à manquer de logements. Les fonderies avaient cessé d'être rentables et, en plus, la qualité de la fonte avait baissé parce que le secret de sa production s'estompait à chaque génération. La terre est devenue stérile et sablonneuse. La vie était de plus en plus pénible et misérable.

Heureusement, ils connaissaient un homme qui occupait une place en vue chez le comte. Il les a entendus et leur a conseillé de faire une demande auprès de la direction du gouvernement pour remplacer cette terre devenue stérile par d'autres terres. Ils ont fait cette demande. Deux représentants du gouvernement sont venus, ont fait une enquête et sont repartis. Le gouvernement a passé un accord, une convention, avec le propriétaire terrien pour remplacer ces champs. Un ingénieur agricole est venu à Roudia et leur a proposé de choisir les champs, là où ils le désiraient. Finalement, ils ont arrêté leur choix sur une très jolie vallée traversée par de petites sources et contournée par un beau fleuve, Bessedia. Cet ingénieur, étant un homme généreux et gentil et qui voulait leur faire plaisir, leur a même proposé de très grandes parcelles car il savait que le propriétaire ne manquait pas de terres. Mais nos moujiks ont eu peur, car ils pouvaient se retrouver en prison en prétendant occuper des terrains beaucoup plus importants que ceux qui leur appartenaient auparavant. L'ingénieur a ri de leur bêtise et de leur candeur et a enregistré des champs beaucoup moins grands que ceux qu'ils auraient pu avoir... Malgré cela, les surfaces de ces terrains étaient trois fois plus grandes que ce qu'ils avaient avant.

A l'automne 1879, la vieille Roudia a brûlé, excepté une seule maison. Ainsi, tout le blé et tout ce qu'ils avaient chez eux disparut. Et le déménagement était plus facile... Mais en attendant, pour passer l'hiver, ils ont fait des trous dans la terre dans le nouveau village de Roudia et s'y sont installés. Ainsi la fondation du nouveau village date de l'automne 1879. Sur les terres de l'ancien village, était planté un bois appartenant dorénavant au comte et les traces de la vie de nos ancêtres ont disparu. Le nouveau village était à six verstes de l'ancien. Je pense qu'encore maintenant on peut retrouver l'endroit où se trouvait ce village, grâce aux ruines des maisons et des traces de fonderies. Je pense qu'on peut trouver aussi une carcasse cassée d'une grue de vingt-cinq pouds (1 poud = 16 kg) et actionnée par l'eau du lac. Tous ces témoignages permettent de retrouver les cimetières où se trouvent enterrés nos ancêtres. Ensuite mon grand-père ainsi que mon père m'ont dit que les premières années de vie sur ces nouvelles terres étaient merveilleuses et même riches. Le travail ne leur a jamais fait peur et vingt ans se sont écoulés ainsi. La population du village a triplé et les terrains qui, au départ étaient sablonneux, sont devenus à leur tour stériles et, de nouveau, ils ont connu la misère, les difficultés de vivre et le manque de logements. Rien ne poussait sans fumier, on dépensait beaucoup de forces pour rien. Aucune machine dans le village, tout était fait manuellement. Le sort des femmes était très difficile. Il fallait semer le lin, en faire du tissu et de la couture. On n'achetait aucun vêtement, tout était fabriqué sur place ; évidemment toute la journée passait au travail, travail qui n'était pas intéressant, qui ne rapportait pas d'argent, qui les privait de liberté et qui leur faisait sentir qu'ils étaient esclaves de leur propre vie. Je reparlerai de la vie de mes parents.

J'aurais aimé décrire la vie de mes parents comme étant joyeuse et avec beaucoup d'éclat. Hélas ! elle était tout autre. Mon père, Ivan, avait seulement six mois lorsque ses parents sont morts (son père, et mon grand-père, s'appelaient Matveï). Il avait trois frères et leur père, c'est-à-dire mon arrière grand-père, est parti faire le service militaire qui, à l'époque, durait 25 ans ! Il n'en est pas revenu. Qui partait pour le service militaire ? Voilà comment ça se passait. Le gouvernement envoyait une demande pour trouver, parmi les paysans, un certain nombre de recrues. Le maître transmettait le nombre de recrues à la commune et c'est la commune qui désignait ceux qui devaient quitter le village pour le service militaire. Evidemment un service aussi long ne pouvait être accepté facilement par les jeunes gens. Ils savaient qu'on revenait rarement dans son village natal et que la majorité mourait loin de sa maison, de peine ou à la guerre. La commune choisissait d'habitude ceux qui avaient des familles peu nombreuses, autrement dit ceux qui avaient le moins de voix. Certains jeunes gens, se sachant en danger d'être choisis, prenaient la fuite et préféraient se cacher toute leur vie dans les forêts. Il y avait un certain nombre de ces errants qui vivaient dans les "déserts" comme des bêtes, toujours à la recherche de nourriture et de vêtements, et qui devenaient dangereux, commettant des pillages et des viols. Certains étaient retrouvés : on les mettait aux fers et on les envoyait à leur lieu de service. Celui qui partait au service militaire perdait ses terres en même temps.

Mon arrière grand-père étant parti au service militaire, ses trois enfants se sont retrouvés sans terre et vivaient dans une grande pauvreté. Ils travaillaient comme journaliers chez d'autres paysans, mais personne n'avait de compassion pour les miséreux. Personne ne voulait les accueillir ni les nourrir. Telles étaient leurs conditions de vie et, pour y échapper, Matveï s'est mis en ménage avec une veuve qui avait quatre enfants et vivait dans un village voisin. Cette veuve pratiquait la religion orthodoxe et Matveï a changé de religion. Cette veuve était très riche. On raconte - et c'est devenu une légende dans notre famille - que son mari avait profité de l'argent d'un trésor trouvé par son grand-père. C'est arrivé il y a cinquante ans. Ce grand-père était le plus pauvre parmi les pauvres. Il était berger. Pendant plusieurs années, il s'occupait du troupeau ; un jour, il l'avait amené près d'un chemin où il a trouvé une bourse en veau remplie de pièces d'or. Il faut savoir qu'autrefois on transportait l'argent en peau de veau ou de chèvre. Cet argent, appartenant au trésor public, devait être envoyé par la route qui traversait trois gouvernements. Les fonctionnaires - avaient-ils trop bu ou ont-ils manqué de vigilance - n'ont pas remarqué que leur veau était tombé de la charrette. Les services d'Etat ont envoyé des Avis dans tous les villages avec promesse de récompense - et même d'une médaille - pour ceux qui trouveraient cet argent. Mais le vieux n'a rien dit : sa meilleure récompense, c'étaient les pièces d'or... S'il avait été honnête, la récompense lui aurait suffi pour finir confortablement sa vie, même s'il n'était pas très vieux (environ cin-

quante ans), mais l'avidité l'empêcha de se faire connaître. Mais, ayant tout cet argent à sa disposition, il ne pouvait pas le dépenser parce que la pauvreté de sa famille était telle que cela aurait immédiatement provoqué les soupçons. Pendant encore deux ans, il resta donc berger. Il n'avait pas d'enfants mais il avait comme apprenti le futur mari de cette veuve. Il s'occupa bien de l'éducation de cet enfant et lui donna de l'instruction pour qu'il puisse profiter de l'argent trouvé. Au bout de deux ans, ce vieillard renonça à son métier de berger et se mit à acheter du chanvre et à le revendre dans les villes voisines. Au bout de quelques années, il s'était constitué un bon capital. Il achetait aussi des chevaux et devint propriétaire de cinquante chevaux qu'il utilisait pour transporter le lin et le sable qu'il revendait à Moscou où il installa son commerce. Le jeune homme savait très bien que ce commerce lui reviendrait. Un jour, rentrant de Moscou après une bonne vente, il dit au grand-père qu'il s'était fait voler tout son argent. Le grand-père comprit que c'était un mensonge et commença à le gronder, mais il jura que c'était vrai. Peut-être à cause du mensonge - ou peut-être était-ce son destin - il est mort très peu de temps après, laissant sa femme et quatre enfants. Cet argent subtilisé ne pouvant être gardé à la maison, elle le confia à un parent. Elle était illettrée et inconsciente de la somme ainsi confiée. Elle pensait que chacun des billets ne valait qu'un rouble... Et ce parent, étant "conscientieux" lui rendit autant de roubles qu'elle lui avait confié de billets - selon son exigence. La différence était énorme : un rouble pour un billet de cent ! En quelques années, elle dépensa tout cet argent et comme les enfants étaient petits, elle décida de se remarier avant d'atteindre la vraie misère. Elle accepta donc mon grand-père Matveï dans sa maison.

C'était un homme intelligent, doué pour les affaires. Malgré sa jeunesse, le destin difficile lui avait appris la valeur de l'argent. Après le mariage, il se mit au travail et tout ce qu'il entreprenait réussissait, si bien qu'en quelques années sa ferme s'agrandit et il devint le plus riche de tout le village. Il vécut vingt ans avec cette veuve, mais ils n'eurent pas d'enfants. Il maria ses beaux-enfants, construisit à chacun une bonne maison et c'est lorsque deux d'entre eux devinrent à leur tour parents que leur mère tomba malade et mourut. Matveï avait quarante-cinq ans lorsqu'il devint veuf et, se sentant seul, il décida de se remarier. Ce qu'il fit avec une jeune fille de dix-huit ans, Maria, du village de Roudia. Elle était aussi de la famille des Goulévitch. Elle l'épousa, selon la volonté de son père, car ses parents étaient très pauvres et Matveï les avait beaucoup aidés pendant de nombreuses années. C'est pourquoi le père se sentit obligé de lui donner sa fille. Matveï et Maria vécurent paisiblement, mais comme il était très riche, très envié, il connaissait beaucoup de commerçants qui venaient le voir et avec lesquels il faisait la fête, ce qui déplaisait énormément à la jeune femme. Il vécut deux ans avec Maria et mourut, lui laissant un fils de six mois, Ivan, mon père.

...

Mon père naquit le 6 janvier 1873 dans le village de Kobvka, gouvernement de Mogalev. Son père n'avait laissé ni testament, ni dispositions concernant sa fortune. Etant un homme très vigoureux et en bonne santé, il n'avait jamais pensé à la mort. Or il fut malade seulement une semaine et trois jours avant sa mort il perdit l'usage de la parole. Apparemment, il voulait dire quelque chose, mais il était trop tard. Matveï avait un ami dans son village, qui était en même temps son parent éloigné. Ensemble ils louaient des terres au comte et même pratiquaient un petit commerce. C'est ce parent qui gardait l'argent de Matveï chez lui parce que celui-ci n'avait pas confiance dans un de ses beaux-fils. Matveï, considérant ce parent comme un homme honnête, pensait que celui-ci rendrait la fortune à son fils Ivan lorsque celui-ci serait majeur, puisque la mère étant encore jeune, pouvait se remarier. Le jour de la mort de Matveï, ce parent arriva dans la maison du défunt et demanda des papiers qui se trouvaient dans le coffre en bois, prétextant les affaires qu'ils menaient ensemble. Maria, qui était une femme inalphabète, rendit tous les papiers et personne n'a jamais su ce qu'ils contenaient. Après la mort de Matveï la vie reprit son rythme normal. Les beaux-fils qui savaient que leur beau-père avait des sommes considérables investies dans toutes sortes d'affaires exigèrent le partage de ces sommes d'argent. Maria essaya de leur expliquer qu'elle n'était au courant de rien, ce qui était sûrement vrai. Elle leur raconta ce qui s'était passé avec les papiers qu'elle avait remis au parent de Matveï. Les beaux-fils se rendirent chez celui-ci, réclamèrent l'argent et les papiers, mais n'obtinrent rien. Ce parent paya cher ses mensonges : très peu de temps après, il mourut, on ne sait pas comment. Si mon grand-père Matveï n'était pas mort si tôt, notre destin aurait été tout autre. Lorsque ma grand-mère Maria resta avec son bébé parmi les gens étrangers, sa vie devint très dure et très triste. Elle décida de revenir à Roudia. Après le partage de ce qui restait avec les beaux-fils, elle eut une maison et un cheval. Mais elle ne resta pas longtemps veuve, peu de temps après, elle se maria avec Ivan, et aussi Goulévitch. Son nouveau mari, Ivan, était orphelin et avait connu une grande misère dans son enfance. Il retourna dans son village après le service militaire pour lequel il était parti pour 25 ans (mais grâce au décret du tsar, réduits à 7 ans 1/2) à Pétrograd. Elle eut encore cinq fils dont un mourut tandis que Frants, Piotre, Basile et Adam restèrent vivants, ainsi que leur soeur, Anna.

Mon père était un enfant très doué et très religieux. Il était adroit de ses mains. Malheureusement, il resta inalphabète car son beau-père ne suit pas gérer les affaires de la famille. A sa majorité, il décida de faire sa vie à part et devint menuisier et tailleur de pierre. Lorsqu'il eut 21 ans, il partit pour un mois et demi au service militaire. A 24 ans, il se maria avec Praxéda Schkouropatskaïa. Ma mère, Praxéda, n'avait ni frère ni soeur ; sa mère s'appelait Victoria. Cette Victoria était mariée avec un homme qui partit pour 25 ans de service militaire. Ils n'avaient pas d'enfants. Pendant plusieurs années, elle ne reçut qu'une lettre de son mari et comme

la vie était difficile pour une femme seule, elle décida de se marier avec un autre homme. Ils vécurent ensemble deux ans, lorsque le bruit se répandit dans le village que son premier mari rentrait à la maison. Ayant peur des ennuis, elle décida de quitter son deuxième mari et d'attendre le premier. Mais on n'a jamais entendu parler de ce premier mari. Avec son deuxième mari, elle eut une fille, Praxéda. Ayant beaucoup souffert, elle décida de ne pas se remarier une troisième fois. Elle vivait à Roudia avec sa petite fille et gagnait difficilement son pain quotidien. Elle nous suivit à Serebrianka, sur l'Amour, où elle mourut pendant l'hiver de 1907.

Lorsque la vie à Roudia devint impossible, à cause du mauvais état de la terre, tous les jeunes partirent pour l'Amérique tandis que notre famille décidait de prendre la route pour la Sibérie, vers le fleuve Amour.

Mon père fut choisi comme éclaireur pour se rendre sur place et choisir, avec mon grand-père, les terrains qu'ils pourraient acheter en Sibérie. Les premiers émigrés, sur l'Amour, vivaient là depuis trente ans. Les grandes surfaces dans cette région étaient inhabitées et disponibles. Evidemment, ceux qui arrivèrent les premiers choisirent les plus beaux terrains, surtout les Cosaques. Les huit éclaireurs, représentant le village de Roudia et vingt-cinq familles, arrivèrent dans la ville de Blagovechensk où se trouvait la Direction de la région de l'Amour. Ils reçurent une liste des terres disponibles et les prix. Mon père, comme ses camarades, pendant deux semaines, longea la rivière Toma à la recherche de terres qui lui conviendraient. Mais rien ne leur plaisait. Tantôt, les champs étaient trop bas par rapport à la rivière ; tantôt, il n'y avait pas de bois. En fin de compte, il arrêta son choix sur un terrain, Petrovsky. Mais avant de retourner à Blagovechensk pour signer les actes d'achat de terrain, ils rendirent visite aux parents qui avaient quitté Roudia cinq années plus tôt et qui vivaient à Rogatchev. Ils profitèrent de cette occasion pour chercher d'autres terrains et en trouvèrent un qui leur plaisait plus que Petrovsky. Ils signèrent les papiers à Blagovechensk, à la Direction de l'émigration, et envoyèrent immédiatement un télégramme à Roudia pour indiquer la nouvelle adresse. Ainsi fut fondé le village Serebrianka, en septembre 1903. Ils nettoyèrent les terrains et construisirent quelques isbas très simples, uniquement pour passer l'hiver. Pour y arriver, ils prirent le train transsibérien à travers la Mandchourie. Par contre, le chemin de fer n'existait pas encore dans la région d'Amour, et voilà pourquoi ils se rendirent à Blagovechensk en bateau. Les émigrés ne payaient qu'un tiers du voyage et c'est le Trésor public qui payait le complément. Par ailleurs, on leur donnait une allocation de deux cents à quatre cents roubles par famille pour la construction d'une maison et l'achat de bétail. Les familles devaient rendre cet argent une fois bien installées, mais, finalement, elles ne le firent pas car cette mesure fut amnistiée.

## CHAPITRE II

Ayant déménagé dans la région d'Amour, ils construisirent le village qui s'appelait Serebrianka. Au début, comme ils n'avaient ni bétail, ni argent, ils furent obligés de partir chercher du travail dans les villages voisins, ce que firent tous les adultes. Ainsi, ils travaillèrent deux années chez les autres, jusqu'au moment où ils purent construire une bonne maison et acheter une vache. La vie, dans la taïga, fut très différente de celle qu'ils menaient à Roudia. Le matin, ils entendaient les animaux sauvages à proximité de leur maison. Ceux qui n'étaient pas paresseux, et qui avaient le temps, pouvaient se nourrir pratiquement des dons de la taïga. Au nord de Serebrianka se trouvaient des forêts vierges où on pouvait trouver encore des sangliers, des ours et des loups. La Direction de l'émigration donnait à chaque famille un fusil et cent cartouches, compte tenu de l'abondance du gibier. Mais on ne pouvait pas vivre uniquement de chasse et il leur fallait travailler beaucoup pour survivre dans des conditions difficiles. Un des artisanats pratiqués dans ce village était la cueillette des pommes de pin qu'on transformait en résine et qu'on vendait à Blagovechensk, en la transportant sur des radeaux. Le prix en était très élevé, un rouble par poud, et même plus cher. Plus tard, lorsque les familles s'enrichirent, elles achetèrent du bétail et cultivèrent les terres. L'artisanat disparut alors en raison du manque de temps.

La terre était fraîche et le climat propice pour de bonnes récoltes. La rosée froide le matin était si abondante qu'il était impossible de marcher tant la terre était humide. La qualité de l'herbe était excellente. Un certain nombre de petits lacs donnaient de l'eau de très bonne qualité. Mais, plus tard, lorsque la population s'agrandit, les animaux domestiques sont devenus trop nombreux, le climat et les conditions de vie changèrent. Il n'y avait plus de rosée, les lacs ont séché et les alentours des rivières, à cause du bétail, se sont transformés en boue et marécages (le royaume des grenouilles). Il n'y avait plus cette bonne herbe qui poussait en abondance dans les champs, ni fraises sauvages, ni mûres, ni noisettes... Les récoltes diminuaient tous les ans malgré la bonne qualité de la terre et tous ces changements eurent lieu seulement vingt ans après le déménagement.

Au début, mes parents habitaient avec mon grand-père, dans la même maison. Deux ans après, ils déménagèrent dans une isba construite par mon père. Ayant vécu séparément près de deux ans, le père réussit à réunir quelques sous pour acheter d'abord une jument, ensuite un cheval et, plus tard, une vache. La jument fut excellente et donna beaucoup de poulains qu'il vendait même à leurs voisins. Pour améliorer la vie et créer de bonnes conditions pour sa famille, mon père travailla d'arrache-pied car j'étais encore trop petit pour l'aider. Il avait une santé excellente dont aucun de ses enfants n'hérita, mais qu'il a épuisée pour ses enfants et les travaux agricoles. Grâce à son adresse et à sa santé, il réussit en peu de temps à avoir une ferme prospère.

Le matin, mon père travaillait dans les champs ou dans la forêt, et le soir chez lui, il fabriquait des tonneaux pour la résine. Et tous les ans, la vie de notre famille était plus aisée et plus riche.

Maintenant, je parlerai de ma propre vie en vers... selon mes moyens.

#### Mon enfance

Que mon enfance fut triste, je connus des joies seulement dans mon adolescence. Que j'ai pu pleurer dans les coins sombres et l'hiver régnait dans mon coeur. Mes amis, avez-vous rencontré un tel malheur ? La vie me priva de talent, le destin me cacha la joie. J'ai grandi, écoutant le bruit des tempêtes... Je ne connus pas le bleu d'azur de l'insouciance et mes souffrances furent sans limites. Ainsi passèrent des années, sans rencontrer un jour ensoleillé. Le destin me priva de santé, mais telle est la volonté de Dieu, pas la mienne.

Ivan Goulévitch

Je suis né le 5 janvier 1901 dans le village de Roudia, de la région de Mogalev. Je n'y ai vécu que deux années, avec mes parents et ma soeur aînée, Maria, après quoi, comme c'est dit plus haut, nous déménageâmes en Sibérie. Mon enfance fut très triste. A l'aube de mes jeunes années, je reçus des coups du sort qui me privèrent de santé et qui m'empêchèrent de rencontrer la beauté. Tout ce que j'ai subi pendant les quinze premières années de mon existence me fait souffrir encore, sans parler de petits accidents et de quelques aventures : quatre fois je fus face à la mort, elle me souriait. La première fois, ce fut un accident dans les champs, lorsque je fus blessé par une moissonneuse : un jour que je travaillais avec mon oncle Frants sur la machine, les chevaux s'affolèrent et partirent en courant, je fus projeté à terre, sous la machine qui me lacéra le dos, et c'est par miracle que mes reins ne furent pas touchés. Heureusement, c'était une journée très fraîche et j'avais un manteau qui me sauva. Deux ans plus tard, à l'âge de 10 ans, en faisant des bêtises avec de jeunes camarades au cours d'une fête, j'ai bu beaucoup de vodka qui a failli me brûler l'estomac. Un jour aussi, voulant prouver le courage et l'audace, je suis tombé d'une balançoire et je perdis connaissance. Ce n'est que plusieurs heures après que je repris mes sens. Et enfin, je reçus une balle de fusil qui me fracassa la mâchoire de la joue gauche et me défigura à l'âge de 14 ans.

A huit ans, je commençai à fréquenter l'école de mon village et seulement six mois après j'appris l'alphabet. Au bout de trois ans d'école, j'obtins les diplômes de l'école primaire. Je n'ai pas pu poursuivre mes études en raison d'obstacles matériels et moraux. Jusqu'à l'âge de 14 ans, j'étais un enfant enjoué, de caractère agréable et optimiste, malgré mes rencontres avec la mort. Les trois premiers coups du sort, malgré le danger qu'ils représentaient pour ma santé, furent vite oubliés, mais le dernier me frappa comme un coup de foudre, laissant des traces de malheur jusqu'à la fin de ma vie. Combien de fois ai-je pu sangloter, tout seul et sans témoins, ressentant une grande douleur dans l'âme.

Il me semblait que la vie heureuse n'était pas faite pour moi et qu'il valait peut-être mieux quitter ce monde. Mais la main puissante du Seigneur m'a éloigné de telles pensées et me dirigea vers une vie plus heureuse. Grâce à ces nouvelles et heureuses pensées, je pus surmonter tous les obstacles rencontrés dans mon adolescence. J'ai compris qu'il fallait vivre et espérer, quelles que soient les difficultés. Lorsque les premières journées de joie arrivèrent, lorsque la nature se réveilla après un hiver froid et hostile, lorsque les bourgeons des bouleaux s'épanouirent, lorsque les fleurs fleurirent et que les différents oiseaux revinrent des pays lointains, je ressentis une grande joie. Je me réjouissais en regardant cette nature en éveil et je fus fier parce que, pour la première fois de ma vie, je labourais seul, sur trois chevaux, comme un adulte.

Et ce jour-là, habillé d'une chemise blanche avec de petites étoiles et d'un pantalon noir, une casquette sur la tête, je ressentais une joie et une fierté toutes nouvelles, mais les derniers rayons du soleil couchant qui marquèrent la fin de cette journée si joyeuse me portèrent le coup le plus terrible lorsque je rentrai à la maison.

#### Un coup de fusil

Je labourais sur Laglavna, passionné par l'éveil du printemps.  
Je n'ai pas vu les nuages qui se sont amoncelés au-dessus de moi...  
et lorsque le soleil s'est couché, j'ai pris le chemin du retour.  
Et que m'est-il arrivé après le souper ?  
L'ai-je mérité ? Je ne sais pas, mon Seigneur.  
J'ai bu une ou deux tasses de thé et j'ai voulu mener les chevaux à la rivière.  
A ce moment, une angoisse s'éveilla dans mon coeur...  
Je craignais un chien méchant qui aboyait au loin, dans mon village,  
mais ces pensées d'angoisse étaient vaines,  
parce que ce n'était pas ce chien méchant qui allait casser ma vie.  
Un homme méchant, plus dangereux que le chien,  
chez qui les mauvaises pensées étaient éveillées par le diable,  
m'envoya une décharge de plomb...  
Le coup retentit, l'écho répondit dans les montagnes,  
je tremblais, mon visage et ma poitrine furent couverts de sang chaud,  
les chevaux devenus enragés comme des bêtes féroces...  
Mes amis arrivèrent pour m'apporter de l'aide,  
j'entendis leurs pas dans le silence de la forêt,  
on m'emmena à la maison, l'infirmier arriva et me dit d'aller à l'hôpital.

#### I. Goulévitch

Ces vers ont pris forme ce jour fatal, lorsqu'un sort impitoyable me poussa à rencontrer l'homme qui, en tirant sur moi, a failli m'assassiner à la fleur de l'âge, comme une fleur coupée par une faucille. Ce coup fatal fut peut-être le dernier, mais jamais guéri. Mon destin ne fut pas de mourir sur un champ de bataille, mais me priva de la chose la plus chère : la santé. Ainsi jusqu'à l'âge de 15 ans, j'ai rencontré les coups du destin qui m'emmenaient dans le sang et la douleur, mais à partir de cet âge, la vie devint plus tranquille. Dès le plus jeune âge, je me suis mis au travail et la vie m'habitua à aimer ce travail. A 16 ans, j'étais déjà un adulte. Sans me préoccuper de ma santé, je travaillais du matin au soir, je ne refusais aucun tra-

vail et aucune tâche ne me paraissait ni répugnante ni trop difficile. A partir de 15 ans, j'étais un membre à part entière dans la famille.

Vers 1915, nous étions une famille aisée. Deux belles maisons, un beau jardin, une belle vue, huit bons chevaux et une douzaine de vaches. Vers 1912, notre deuxième maison fut complètement terminée. Cette année-là, un poste d'infirmier s'installa dans notre village, à Serebrianka, avec l'autorisation de l'hôpital de la ville, l'infirmier Kovalev déménagea à Serebrianka et loua notre maison pour l'hôpital et son appartement. Il nous payait 15 roubles par mois comme prix de location. Cet infirmier fut installé au mois de novembre 1912. En 1913, nous avons agrandi notre maison, où se trouvait l'hôpital, et en 1915 nous avons transformé notre vieille maison et avons ajouté une isba dans la cour et nous avons déménagé. Ainsi toutes les nouvelles constructions furent-elles données à l'hôpital qui comprenait une chambre pour deux malades et l'appartement de l'infirmier qui nous louait aussi des locaux pour le bétail et l'équipement de l'hôpital. Nous gagnions 40 roubles par mois de loyer ce qui était une somme considérable pour l'époque.

En 1916, mon père fut appelé sous les drapeaux puisque la première guerre mondiale sonna à la porte. Il avait 42 ans. Au début, il fit son service à Blagovetchensk et, ensuite, en plein milieu de l'hiver, il fut transféré à Irkoutsk. Je n'avais que 15 ans et avec ma soeur aînée, Maria, je fus obligé de jouer le rôle de père de famille. La guerre éclata fin juillet 1914. Les premiers soldats mobilisés furent convoqués en septembre 1914. On nous a repris les chevaux au mois de novembre de cette année. Ainsi nous perdîmes deux chevaux qui coûtaient 175 roubles chacun. A ce moment, tous les hommes ont quitté les familles, les maisons. Dans notre village, il ne restait pas un seul homme valide, seulement les vieillards et les enfants. La mobilisation concernait une bonne partie de la population masculine et les femmes, les enfants, les mères savaient que ceux qui partaient allaient sûrement rencontrer la mort. Nombreux parmi eux ceux qui, ayant laissé les veuves et les orphelins, sont restés dormir d'un sommeil éternel sur les champs de bataille.

Vous dormez, mes frères, que votre âme soit en paix.

Vos parents, vos enfants, vos femmes portent votre deuil et rencontrent la misère, souffrant de faim et de froid.

Qui peut connaître la profondeur de la douleur des mères qui ont perdu leur fils sur les champs de bataille pendant ces jours terribles qu'on ne peut décrire...

Vous n'êtes pas morts par votre propre volonté, ni par la volonté de Dieu qui ne pourrait jamais souhaiter de tels malheurs, mais à cause des hommes orgueilleux qui n'avaient jamais souffert dans la vie, comme vous.

Vous n'avez pas combattu l'ennemi, mais vos frères qui, comme vous, menaient une vie de labeur pour nourrir leurs familles et qui restèrent, comme vous, à dormir d'un sommeil éternel, près de vous, après avoir laissé la famille seule et dans le malheur.

En février 1917 éclata la Révolution, la guerre honteuse fut terminée et en 1918 les événements militaires se sont atténués. Ceux qui avaient quitté leur maison pour l'armée et étaient restés vivants commencèrent à rentrer peu à peu à la maison pour se mettre de nouveau au travail pacifique et honnête. Les jeunes ont fait leur apparition dans les villages, et ceux qui sont revenus avaient les yeux pleins de joie à la vue de leur pays natal, de leurs parents et amis. Nous étions marqués par cette année 1918, après quatre ans d'événements troubles et tristes. Mais un autre malheur apparut à l'horizon : la flamme révolutionnaire s'est mise à incendier le pays, la guerre fratricide entre deux couleurs, le blanc et le noir, arriva. Je me souviens de ces deux années sombres et cauchemardesques qui apparurent comme deux ombres dans la nuit. Les tortures, les cris de souffrance, les hurlements à la mort des gens qu'on allait éliminer sonnent encore à mes oreilles. Je ne pourrai jamais décrire les horreurs que vécut notre peuple ces années-là. Cela sera dit, dans l'histoire, par les futures générations. A ce moment, il y aura peut-être des gens honnêtes, justes, qui ne seront pas marqués par l'égoïsme et la haine envers l'un de ces deux partis, comme c'est le cas maintenant. Il n'y a qu'alors qu'on pourra, sans crainte, n'ayant pas peur pour toute vérité dite, décrire et faire connaître toute la bestialité des événements, la terreur et le sang versé. Pendant ces jours de tempête, lorsque les incendies brulaient, est mort comme un martyr mon cher oncle Frants Ivanovitch. Au mois de mars 1918, il fut arrêté pendant la réquisition du gouvernement révolutionnaire et bolchevique. Le sang de l'innocent fut versé. Personne parmi nous ne sait où se trouve son corps, il n'y a ni tombe, ni croix. Il fut tué par les bolcheviques à 30 km de Serebrianka et son corps fut jeté dans un ravin. Il était le second frère après mon père. C'était un homme très gai et chaleureux. Il fit la guerre contre le Japon à Port-Arthur. Il fut deux fois blessé à la jambe, mais mourut sur un autre champ de bataille, sans gloire, laissant cinq orphelins, et son corps ne fut jamais enterré. Adieu mon cher Oncle, toi qui as bu ton propre sang glacé, couvert de blessures, dors en paix. Tous ces événements concernant la Révolution, à partir de 1917 jusqu'en 1920, vont être décrits dans mon cahier séparément. Je tiens à raconter ce qui nous entourait, ce que nous voyions, ce que nous savions au cours de ces terribles événements.

A la mémoire de mon Oncle - ces vers remplacent une couronne

O mon Oncle, tu rencontras la mort cruelle.  
Ta vie se termina trop tôt.  
Tu dors sans gloire, seul, ne pensant plus au monde et à ta famille.  
Nous ne pouvons pas t'oublier.  
Ton image reste vivante.  
Tu es là devant nous, abattu, et blessé par des méchants.  
Tu n'as pas péri dans les batailles contre le Japon,  
ton destin était de tomber sur le champ honteux  
en mourant d'une mort horrible que tu rencontras seul à seule  
et eux, ricanant, jetèrent ton corps dans une vallée inconnue.

Tu ne dors pas dans une tombe, tu n'es pas dans un cercueil,  
tu es dans une terre humide, tu t'es endormi pour toujours  
dans la souffrance et le sang.  
Dors ! A ta mémoire éternelle.

I. Goulévitch

Ensuite, en 1920, il faut raconter aussi un événement qui se déroula à Serebrianka, ce fut l'assassinat d'un villageois de 27 ans, Stepan et de sa soeur Maria de 14 ans. Stepan a fait son service militaire, c'est-à-dire trois ans et demi. Ayant fait deux ans dans l'armée, il fut appelé au front en 1914. On pensait qu'il avait été tué en 1915, mais en fait il ne fut que blessé et fut trouvé, sans avoir repris connaissance, par les Allemands. En avril 1919 seulement, ce prisonnier de guerre regagna sa maison. Il vécut une année heureuse au sein de sa famille mais ce bonheur fut bref puisqu'en 1920, la veille de la Pâque, il partit avec sa soeur pour amener du blé à la ville lorsque des bandits les attaquèrent, les firent quitter la route et, à 50 mètres de là, les abattirent. Vous pouvez imaginer la douleur des proches lorsqu'ils trouvèrent les deux corps criblés de balles au bord de la route.

Ensuite, la vie reprit et fut calme et paisible tout le reste de l'année. Notre famille menait une vie aisée et confortable qui faisait penser à un bouquet de roses au mois de juillet après les pluies. Cette année fut une période de ma vie qui reste dans ma mémoire comme l'une des meilleures. Je commençais à être un homme adulte. Nous faisons tout par nous-mêmes et sans difficultés. On ne faisait plus rien en dehors des travaux agricoles et la vie était facile et agréable. Nous avons tout : du pain, le bétail, la volaille. On ne manquait de rien. On habitait la grande et belle maison occupée autrefois par l'infirmier. C'était une maison agréable, confortable. J'avais ma propre chambre où il y avait un lit, une table, toujours des fleurs et une porte qui menait dans l'autre chambre. C'était une époque heureuse lorsque la tempête de la Révolution passa à côté. Les Japonais et les Blancs partirent, le pouvoir passa aux mains des Bolcheviques et une période de calme s'installa aussi bien dans la vie que dans le travail. Le peuple se mit à respirer avec soulagement. Hélas ! ça ne dura pas longtemps. Un an après, à cette époque calme et gaie, je décidai de me priver de liberté et contractai mariage avec une jeune fille. Je me suis marié à 21 ans avec Agatha Theodorovna Roubanchenko. Le mariage eut lieu le 15 mai, mais nous l'avons fêté seulement le 12 juin 1921. En même temps eut lieu le mariage de ma soeur Julie avec Ossipe Stepanovitch. Les parents d'Agatha sont toujours vivants, elle a six frères et deux soeurs. Elle appartenait à une famille orthodoxe mais changea de religion comme le demandaient les intérêts de notre famille et la loi du Seigneur. Le destin fatal nous a réunis en neuf mois par des liens d'amitié étroite, nous a faits amis et nous a liés pour une vie éternelle. Elle est née dans le village de Domontoro dans le gouvernement de Poltava. J'ai déjà raconté que notre maison fut louée, autrefois, pour servir d'infirmierie. Après le coup d'Etat du mois de février, Kovalev fut destitué de son poste pour son mauvais caractère et déménagea. Le vil-

lage resta sans infirmerie. Les représentants du pouvoir sont arrivés et emmenèrent avec eux tous les médicaments et produits pharmaceutiques qui s'y trouvaient. En avril 1920, on nomma un nouvel infirmier qui s'appelait Kondrate Roubanchenko et qui, de nouveau, loua notre maison. Sa famille comprenait trois personnes : sa femme, lui et un enfant. C'était le frère aîné de ma femme Agatha. En août 1920, Gania (diminutif d'Agatha) arriva à Serebrianka avec la femme de son frère Kondrate et l'aida à emménager. Elle resta quelques jours chez son frère et ensuite fit connaissance avec des jeunes fort sympathiques de notre village, en particulier avec ma soeur Julie. Elles sont devenues très proches. Elle s'y est tellement plu qu'elle resta plus longtemps que prévu et son frère, vu l'amitié naissante entre elle et moi, ne voulut pas la contrarier.

Son frère ayant vu qu'il était parmi des gens bons et accueillants souhaita le mariage de sa soeur avec moi. Et moi, comme une fourmi qui passe à travers les brins d'herbe et les feuilles pour atteindre son but, je suivais mon plan pour atteindre son coeur. Plusieurs fois, j'ai prié Dieu en demandant son approbation. J'étais entouré de gens bons et généreux, me souhaitant beaucoup de bien et de bonheur. Il me semblait que j'étais indigne de ce que ces gens souhaitaient pour moi. Lorsque mon futur mariage commença à se préciser, mes propres parents ne furent pas complètement satisfaits de ma décision mais en voyant ma volonté bien arrêtée ils acceptèrent et c'est moi qui avais raison. Mon bon caractère, mon honnêteté, mon respect pour ma femme ne me permettent pas de décrire quelque chose de négatif dans cette vie, de donner un prétexte à tout soupçon. Je fus très heureux, très content de mon sort, très aimé par elle. Nous n'étions jamais indépendants, au contraire nous avons toujours été liés, pour la vie éternelle.

Ma femme a fait preuve de beaucoup d'autorité, de volonté, plus que moi, bien qu'elle fût femme. Après une certaine résistance, de courte durée, c'est moi qui pris le dessus. En 1921, la vie continuait calme et paisible comme un bateau sur une mer sans vagues. En 1921, je partis pour le service militaire dans la ville de Svobodni, mais fus reconnu inapte grâce à des amis qui me connaissaient et qui faisaient partie de la commission militaire. Mais ce destin fatal nous a quand même rattrapés au début de 1922. Les circonstances, étrangères à notre volonté, nous ont forcés à prendre la route et à voyager dans un monde inconnu.

### CHAPITRE III

Qui aurait pu dire et prévoir qu'un mois plus tard nous quitterions ce charmant pays et tout ce qui nous était cher et agréable : les parents les plus proches, les amis, des champs, des vallées, des bois et notre cher village de Serebrianka où le destin nous avait amenés vingt ans auparavant ?

Qui aurait pu dire que, par ces temps difficiles, nous pourrions atteindre des pays lointains ? Et comme les feuilles soulevées par le vent d'automne qui les amène loin des branches, nous serions amenés sur des chemins qui n'étaient connus que par le Seigneur...

Nous étions devant ces chemins qui devaient nous amener vers de nouveaux événements de la vie et qui ont enrichi ce cahier que j'ai appelé "Les annales de la famille". Beaucoup de changements nous attendaient et j'en parlerai dans les pages de cette chronique, si Dieu le veut. Mon âme souffre, mes pensées s'envolent vers le lointain mystérieux dépassant l'horizon de la terre ; je rêve et que se passera-t-il après ? Qui peut dire : c'est ici que ma vie s'arrêtera pour toujours ? Où peut-on le dire ? Nous pouvons faire des projets... mais c'est le Seigneur qui décide. Dans ce monde perverti, la vie est trop courte pour construire des fondations solides à une vie qui n'est qu'un éclair. Il viendra, ce grand dernier jour après lequel il n'y a que le sommeil éternel sous une pierre tombale.

Secoués par deux années de Révolution, arriva la terrible année 1921, l'année de la famine parce que les récoltes étaient très insuffisantes. Nous avons mangé de vieilles réserves. Ou tout simplement elles étaient détruites, pillées et nous avons connu la crise. C'était une année où les assassinats, le brigandage étaient choses courantes. Je vais vous raconter un de ces assassinats qui eut lieu au mois de mars 1922, il s'agit de Louka Grichetchkov qui quittait le moulin après avoir acheté du blé parce que le sien était déjà épuisé. Il fut surpris par des brigands qui l'ont saisi, l'ont fait quitter la route et l'ont tué avec un fusil, ainsi que ses deux chevaux. Ils ont scié un arbre et l'ont poussé sur les chevaux qui furent écrasés. Lorsqu'une centaine de personnes décidèrent de chercher son cadavre, elles suivirent le chemin, disposées en éventail, et retrouvèrent l'endroit de l'assassinat, elles furent horrifiées par le tableau du massacre. Il était recouvert de neige que la douceur printanière fit fondre en découvrant le visage. Les chevaux étaient un peu plus loin, écrasés par l'arbre. L'un avait été tué sur le coup, le deuxième avait reçu une balle. Par un hasard heureux, mon père et mon oncle Piotre ne furent pas victimes de ces brigands parce qu'ils étaient nombreux et intimidèrent les bandits tandis que Louka était seul, et tel était son destin. Par ces temps terrifiants, les bruits les plus atroces couraient sur ce qui se passait dans la région et tous ceux qui ne pensaient même pas à partir le décidèrent brusquement sans savoir où ils iraient... Certains avaient prévu ce départ depuis un certain temps, ce qui leur permit de vendre le bétail, mais notre famille,

...

en une semaine et demie, dilapida tout ce qui avait été créé grâce au labeur pénible. Tout ce qui nous était cher, tout ce que nous aimions, tout ce que nous avions construit, travaillant jour et nuit dans l'espoir d'avoir une vie meilleure et d'assurer l'avenir des enfants, fut perdu en peu de temps. Nous avons vendu de bons chevaux pour cinquante roubles, des vaches pour vingt-cinq roubles, des prix incroyablement bas. Il n'y a que la farine de blé qui valait très cher et atteignait cinq roubles par poud.

Ainsi fut détruit notre rêve. Tels était la volonté de Dieu et notre destin.

Mon père décida brusquement ce départ et réunit toute la famille. Je n'avais aucun désir de partir et me séparais encore plus difficilement que Papa de ce qui m'était cher et, surtout, je craignais le chemin mystérieux qui nous attendait. Il m'était difficile de dire adieu à ce que je voyais, à ce qui m'entourait. La rapidité de cette décision me contrariait car je n'arrivais pas à m'habituer à cette idée. Avant le départ, ma femme et moi décidâmes de voir ses parents qui habitaient à 80 km de notre village. Le chemin de fer, en ces années de guerre, était presque détruit, il n'y avait pas de wagons pour les passagers ni d'horaires pour le passage des trains. Nous avons attendu une journée entière n'importe quel train qui aurait pu nous emmener. Le lendemain, passa un train transportant du bois et un wagon n'était rempli qu'à moitié. Nous avons pu y monter avec trois autres personnes. Le retour de chez ses parents fut aussi hasardeux. Nous avons passé une journée et demie sur place car le retour nous inquiétait. Ce fut ma première et dernière rencontre avec la famille de ma femme. En une journée et demie, j'ai fait ample connaissance avec eux, bien que je les voyais pour la première fois. Ils m'ont beaucoup plu, surtout son père par sa prestance, le regard vif, le calme de son visage. Ces deux vieillards, qui avaient soixante ans, étaient des gens calmes, très sains et qui semblaient beaucoup plus jeunes que leur âge. Ils paraissaient très heureux, c'était compréhensible car ils vivaient au sein d'une grande famille composée de six beaux-fils et de trois filles dont une les quittait pour toujours. Ils nous accompagnèrent jusqu'à la rivière Toma, nous ont dit tranquillement aurevoir, sans même soupçonner ce qui nous attendait et qu'on ne se reverrait plus. Mais la mère pleura et montra beaucoup d'inquiétude. Son cœur de mère lui prédisait ce que nous ne voyions pas. Nous avons vu ses larmes, elles nous troublèrent mais on les oublia rapidement.

Enfin le jour du départ arriva.

Dernière journée à Serebrianka - le 24 mai 1922

Le coucher du soleil éclairait le perron où je restais en contemplant avec avidité la fuite du dernier rayon. C'était la dernière nuit à Serebrianka. Lorsque je l'ai quitté, mes pensées tournoyaient comme des corbeaux noirs. Cete dernière nuit que j'abandonnais... Nous prîmes en famille le repas du soir. Tous mes parents étaient là et c'est surtout mon beau-frère qui parlait. Tous les autres écoutaient attentivement.

Et le père rappela à tous nos parents  
que c'était la dernière fois que nous étions derrière cette table.  
Il nous salua en levant son verre rempli d'une mixture de joie.  
Les larmes brillèrent dans nos yeux,  
la maison était bizarre, vidée de tous les objets...  
La flamme de la lampe éclairait les murs nus  
et faisait ressortir les visages de ceux qui étaient mes parents.  
La tristesse nous privait d'appétit  
et enfin arriva l'heure... par cette nuit silencieuse qui ressemblait au dernier rêve.  
Il n'y a que moi qui marchais comme une sentinelle,  
faisant les cent pas entre les murs sinistres, armé d'un fusil.  
Enfin, l'aube chassa l'ombre de la nuit, tout s'anima de nouveau  
Mais le matin nous signifia qu'il fallait s'occuper des bagages  
et prendre la vie de nomade.  
La foule silencieuse d'amis s'approchait de la maison, les chevaux partirent en avant.  
Derniers baisers et sanglots... ainsi le village natal disparut.  
A cette heure d'aurevoirs derniers,  
je me retournai pour voir la ligne des forêts,  
les crêtes des toits tristes qui nous suivaient du regard  
et me faisaient penser à tous les gens qui y habitaient.

I. Goulévitch

Ayant vendu tous les pauvres restes de notre ferme, excepté la construction  
et quelques ustensiles et outils agricoles qu'on n'avait pas réussi à vendre et dont  
liste sera indiquée dans les pages suivantes de mon cahier.

Nous avons fait tous les papiers, c'est-à-dire les passeports et nous avons  
pris la route vers Blagovechensk qui était la première étape vers l'Australie.

Nous avons quitté Serebrianka le 24 mai 1922 pour rejoindre les habitants  
de Rogatchev qui étaient plus nombreux que nous mais avaient les mêmes projets.  
Il y avait deux jours et demi de route à cheval jusqu'à Blagovechensk. Chemin  
faisant, je pensais à tous les gens de Serebrianka à qui nous avons dit adieu en larmes.  
Nous sommes partis sans garder aucune rancune, sans ressentir aucune méchanceté  
envers eux et j'espérais qu'il en était de même pour eux. Nous avions la conscience  
tranquille. Je souhaitais le bonheur et la tranquillité à tous ceux qui étaient restés  
à Serebrianka.

Je jetai un dernier coup d'oeil à notre construction qui semblait docile  
pendant ce départ. Je quittais le pays où j'avais passé mon enfance, où j'avais rencontré  
toutes les joies et les malheurs. La foule d'amis et de parents nous accompagna jusqu'  
au bout du village et c'est là que nous fîmes nos derniers adieux. Adieu mes frères  
et amis. Les chevaux avançaient toujours et deux minutes après disparut mon cher  
village.

Deux heures plus tard, nous arrivâmes à Rogatchev. Le lendemain, c'est-à-dire  
le 25 mai était la Pentecôte. Tous ceux qui partaient se réunirent à l'église  
pour faire une dernière prière en implorant Dieu de nous donner sa bénédiction.  
Nous fûmes obligés de rester trois jours à Rogatchev, retard dû à un incident provoqué  
par une famille partante. Le 26 mai arriva un détachement de soldats recherchant  
des armes. Effectivement, cette famille était soupçonnée d'aider des bandits pillards.

villages environnants. Heureusement, tout se déroula dans le calme, ils ne trouvèrent aucune arme et repartirent sans arrêter qui que ce soit. Nous respirâmes. Les soldats ont bien vu que nous n'étions pas des bandits ni des ennemis du pouvoir, mais des gens qui partaient ouvertement avec les autorisations en bonne et due forme. Enfin, lorsque tout fut prêt, le 28 mai, nous avons attelé les chevaux et sommes partis tous ensemble : 42 charrettes au total. Tous, ceux qui partaient et ceux qui restaient, ressentaient une grande angoisse au coeur, ne pouvant pas imaginer l'avenir et le présent étant comme un mauvais rêve. C'était un tableau étrange. La foule énorme venant de Rogatchev et de Serebrianka remplissait les rues du village. Le brouhaha des conversations, des pleurs, des baisers et des mots d'adieu...

Les premiers chevaux partirent en emmenant des charrettes lourdement chargées de tout ce qui était nécessaire et le plus précieux. Les chevaux partirent lentement et la distance avec les gens qui nous accompagnaient augmenta, nous coupant les uns des autres. Quelle journée inoubliable et triste ! Nous étions en route toute cette longue journée de printemps, et le soir tout le convoi s'arrêta pour la nuit dans un champ, à 2 km du village Natalino. Nous avions tous des armes pour la défense et la garde fut formée pour protéger le campement. On ressemblait à un campement de gitans par cette belle nuit fraîche de printemps.

#### Première nuit dans le champ - le 28 mai 1922

Nous nous installâmes pour la nuit près de Natalino  
Les confins des montagnes nous regardaient  
La fraîcheur nocturne descendait lentement sur les berges  
Les dernières lumières des roulottes s'éteignirent  
Le silence s'établit dans ce sommeil profond  
On n'entendait que des canards glissant sur l'eau  
Les sentinelles regardaient attentivement dans le noir profond  
La fraîcheur douce et agréable nous faisait respirer pleinement le printemps  
Tout était calme, on n'entendait que les rêves se faufilant entre les tentes.

#### I. Goulévitch

Le matin nous reprîmes la route après avoir fait et bu du thé. Le convoi avançait lentement, l'angoisse qui, hier encore, emplissait nos coeurs et étreignait la poitrine, disparaissait peu à peu. Le tableau triste qu'on voyait hier disparaissait. Le sentiment de joie et de vivacité prenait le dessus. Tout le passé restait en arrière et apparaissaient les pensées sur ce qui nous attendait, ce à quoi nous aspirions. Le lendemain, nous nous arrêtâmes à 15 km de la ville de Blagovechensk, dans une large vallée dont l'eau nous était nécessaire, surtout pour les chevaux.

Le 30 mai, nous arrivâmes à Blagovechensk à une heure de l'après-midi. En approchant de Blagovechensk, nous décidâmes de nous diviser en deux groupes, et l'un d'eux partit une demi-heure plus tôt que l'autre pour ne pas provoquer de panique dans la ville. Effectivement, ce grand convoi d'adultes et d'enfants pouvait faire peur en faisant penser à un danger qui menacerait les habitants de cette ville. Mais nous ne pûmes l'éviter. Lorsque nous sommes apparus dans les rues de Blagovechensk,

toute la population nous regardait avec une grande surprise, compte tenu du nombre de personnes qui partaient. Ils se jetèrent sur nous comme des mouches en nous posant des questions : d'où nous venions ? pourquoi ? où nous allions ? La foule grandissait à vue d'oeil, apeurée et ébahie, et à laquelle nous répondions que nous prenions la route vers les villages artisanaux de Nicolaïevsk sur l'Amour. D'autres ne répondaient plus, épuisés par toutes ces questions. Et ce ne fut fini que la dernière maison passée. Nous vécûmes jusqu'au 9 juin à Blagovechensk. C'est là que nous passâmes la fête de la Trinité, notre retard était causé par les jours fériés. C'est ici, dans une petite chambre d'hôtel que ma femme, Agatha, accoucha d'une petite fille si attendue, Genia. Elle naquit le 7 juin 1922 à 10 heures. Nous la baptisâmes le 8 juin après le déjeuner. C'est ici que nous connûmes les premières joies d'être père et mère.

Nous vendîmes à Blagovechensk nos deux derniers chevaux sur lesquels nous avions fait la route. On nous délivra des passeports avec le droit de passer la frontière. On avait peur qu'au dernier moment l'autorisation ne soit pas donnée pour le départ à l'étranger. Effectivement, ils avaient le droit de ne pas laisser partir les jeunes hommes qui n'avaient pas fait leur service militaire. Heureusement, les jeunes n'étaient pas nombreux dans ce convoi et on avait tous fait notre devoir envers le pays. Après avoir bazardé, à Blagovechensk, tout ce qui nous restait, nous reçûmes le droit de traverser la frontière grâce aux passeports chinois. Le 9 juin, nous louâmes une voiture qui nous amena dans un port pour traverser l'Amour. La douane, aussi bien du côté russe que du côté chinois, fut très sévère. Les passeports furent attentivement examinés ainsi que les bagages. Nous avons mis les affaires dans une petite vedette qui faisait la navette entre les deux berges. L'Amour avait un kilomètre de large face à Blagovechensk et une dizaine de minutes plus tard nous gagnâmes le côté chinois. Ici même, nous montâmes sur un bateau qui devait nous emmener à Kharbin. Le billet coûtait 6 roubles par personne. Tout notre argent était en pièces d'or : il faut dire que juste au moment de notre départ apparurent les pièces d'or, c'est-à-dire les anciennes pièces du tsar Nicolas II. Les roubles en papier, en cette année 1921, avaient tellement baissé qu'ils étaient devenus sans valeur. L'argent chinois circulait aussi, les tajans. Le 9 juin 1922 fut notre dernier jour passé à Blagovechensk. Les années de guerre et surtout de la révolution avaient transformé cette ville. Comme je l'ai déjà dit, il nous a fallu trois jours pour l'atteindre depuis Serebrianka. Nous traversâmes des villages et des champs dont la terre, il y a encore six ou sept ans, tremblait sous les pas du bétail et des chevaux et le mouvement des machines agricoles. Même en hiver, de très beaux chevaux transportaient le blé dans les villes où il était vendu à l'Etat ou aux entreprises. Et maintenant, en pleine époque des semences, un silence mortel régnait dans les mêmes champs. Nous n'avons vu aucune parcelle de terrain ensemencée. Aucune trace de bétail. Des champs dé-

Mais de l'autre côté de la frontière, nous fûmes surpris par la vie normale et le commerce en plein essor. Les magasins étaient remplis de marchandises et de produits qui avaient disparu complètement du côté russe. Eh oui ! la vie existe bien sur cette terre. Elle n'est pas unique, il y en a de toutes sortes. Et quelque chose d'invisible, qui s'appelle "la frontière", partage cette vie en plusieurs morceaux. Il nous a suffi de traverser, en trois minutes, l'Amour et, sortant sur l'autre rive, apparaissent comme par miracle l'autre vie, un autre peuple, d'autres marchandises, etc. Le 10 juin à une heure, le bateau "To Vian" quitta le port, descendit l'Amour et atteignit Kharbin. Encore deux, trois coups d'oeil du côté de Blagovechensk disparu... Trois jours de bateau le long de la terre russe avec ses champs et ses villages... Enfin, le bateau s'arrêta à Soungara, du côté chinois. Un bateau soviétique accosta pour vérifier les noms des passagers russes. C'était le capitaine du bateau qui avait tous nos papiers. Ce bateau appartenait aux marchands russes que la révolution obligeait à commercer avec les Chinois. Le capitaine ainsi que deux mécaniciens étaient russes mais les membres de l'équipage étaient chinois. Les douaniers soviétiques rendirent visite au capitaine pour examiner nos passeports. Lorsqu'ils repartirent le bateau leva l'ancre et suivit la rivière de Soungara vers l'Ouest. C'est ici que nous vîmes pour la dernière fois la frontière russe, les rives russes et les villages russes. La rivière Soungara est pleine à ras bord et inonde très souvent les rivages qui ressemblent à une mer d'herbe. Le terrain est très plat, c'est pourquoi on voit au loin, les vallées sont désertes, pas de population et, à perte de vue, cette mer d'herbe... Mais sur les terrains surélevés on voit quelques villages et même des villes. Ces grandes surfaces inhabitées donnent refuge aux Kounkhuz, autrement dit des bandits qui attaquent les bateaux qui longent Soungara ainsi que les villages avoisinants. Soungara est très riche en poissons mais son eau est tellement trouble qu'on ne voit pas de différence avec les rives inondées. Après trois jours de voyage nous arrivâmes, le 16 juin dans le port de Kharbin. Ici, dans le port, s'étirait à une très grande distance la flottille chinoise, autrement dit toutes sortes de barques qui faisaient boutique et dont le nombre nous parut hallucinant. Notre bateau se faufila dans un chenal étroit, entre les bateaux à voiles, et accosta. Un représentant de chaque famille descendit et se dirigea dans la ville à la recherche d'appartements. En si peu de temps, il était difficile de trouver des appartements pour tous et seulement cinq ou six familles réussirent à se loger dans un marché aux légumes, dans une baraque très sale. Il en coûtait dix cents par personne et par nuit. Mais le lendemain nous trouvâmes un meilleur logement.

Kharbin est une grande ville, relativement très étendue, comportant deux parties : une partie qu'on appelle "la vieille ville de Fouti-Dian", avec ses rues étroites, ses maisons exclusivement de deux étages, où habitent exclusivement les Chinois et une autre partie, la nouvelle ville, fondée apparemment par les émigrés russes, longeant le chemin de fer, avec la belle et moderne gare de Kharbin et des rues lar-

ges. Kharbin est une ville très commerçante où la vie est très bon marché pour ceux qui y trouvent du travail. Kharbin est une ville qui a le monopole de la fabrication de la vodka et où la meilleure vodka coûte 10 kopeks la bouteille. Kharbin, ainsi que toute la Mandchourie, est marquée par les émigrés russes. Le russe est très répandu, les adresses ainsi que les noms des rues sont indiqués dans cette langue. Pratiquement, tous les Chinois parlent russe. Ce qui me frappa en premier lieu, à Kharbin, ce furent les tireurs de pousse-pousse attelés.

Liste des GOULEVITCH parmi les 22 familles (100 personnes) parties de Serebrianka

Ivan Matveï	10 personnes
Ivan	5
Stepan	2
Josef	5
Pavlinka	3
Pavel	4
Piotre	3
Vassili	4
Josef	2
Piotre	2
Casimir	6
Anton	4
Adam	5

L'Oncle Adam arriva à Kharbin en septembre 1921, un an et demi avant nous. Une trentaine de familles (130 personnes) arrivèrent de Rogatchev. Le lendemain de notre arrivée, dès que nous nous installâmes dans les appartements, nous apprîmes où recevoir les rationnements en pain noir, un kilo et demi par personne, gratuitement pendant un mois. Cette aide pour les émigrés et ceux qui étaient dans le besoin était assurée grâce à des organismes de bienfaisance. Une fois par semaine, nous avons droit à un ticket de bains publics qui étaient en très bon état. Nous vécûmes à Kharbin du 16 juin au 11 juillet, ne travaillant pas car il est très difficile pour un Européen de trouver du travail en Asie. Mais nous avons quand même essayé, comme casseurs de pierre. J'ai travaillé trois jours en gagnant 12 kopeks, ce qui représentait une bouteille de kwas et une livre de pain.

Vivant à Kharbin, nous poursuivions nos démarches dans le but d'atteindre un autre pays. Nous n'avions jamais pensé à rester en Asie car il n'y avait aucune raison de quitter notre propre pays pour le remplacer par celui-ci. Il n'y avait aucune garantie de vie paisible et calme en Chine pour un Européen. Ceux qui y sont restés connurent un triste destin. La majorité de ceux qui y sont arrivés, surtout ceux qui avaient encore quelques moyens, n'avaient qu'une idée : quitter la Chine pour gagner l'Australie. Il était difficile d'obtenir des renseignements à Kharbin puisqu'il n'y avait pas de Consulat d'Angleterre. Dès que l'autorisation fut délivrée pour continuer la route pour Shangaï, où se trouvait le Consulat d'Angleterre, nous avons compris que notre rêve allait se réaliser. Nous ne prîmes pas le risque de partir à Shangaï en

train car les événements en Chine du Sud étaient inquiétants et nous choisîmes de partir à Daïren et, ensuite, de prendre le bateau jusqu'à Shangai. Nous avons acheté les billets de train et de bateau ainsi qu'un visa de transit japonais car le chemin de fer de la Mandchourie appartenait aux Japonais.

Le groupe qui partait pour Shangai était composé de vingt-cinq familles représentant cent trente-deux personnes. La Compagnie japonaise de Chemin de fer nous conseilla de nous diviser en deux groupes car les bateaux japonais sont de petite taille et ne pouvaient accueillir que la moitié des personnes. Le premier groupe partit trois jours avant l'autre, c'est-à-dire le 9 juillet. Notre deuxième groupe partit le 11 juillet à minuit. Nous montâmes dans le train en disant adieu à tous ceux qui restaient à Kharbin et qui étaient venus nous accompagner à la gare.

Le 12 juillet, à une heure, le train partit de la gare de Kharbin nous emmenant, à travers les steppes de la Mandchourie, vers le Sud. On voyait des champs labourés et ensemencés de maïs et de millet. De temps en temps, on voyait de petits villages de masures, fanza en chinois, éparpillés de ci de là. Le train nous emportait de plus en plus loin de notre pays froid, à travers les montagnes, dans le Midi. Le lendemain, à 9 heures, nous quittâmes la ville de Moukden et à 8 heures du matin, le 14 juillet, nous arrivâmes enfin dans la ville de Daïren. Il pleuvait et comme on n'avait pas encore l'autorisation de monter sur le bateau nous restâmes à la gare. Le soir la pluie cessa, le soleil se mit à briller. Comme nous ne pouvions plus rester à la gare, nous trouvâmes un appartement pour passer la nuit. Le lendemain matin, nous avons pu entreprendre le chargement de nos bagages sur le bateau. Tandis qu'on attendait le départ du bateau, près de la gare, est arrivée une foule de Japonais très intéressés par notre groupe. Ils invitèrent un groupe d'enfants chez eux, ils leur donnèrent à manger et les firent chanter des chansons russes. C'est seulement le soir que les enfants revinrent. La ville de Daïren est grande, belle et confortable. Au-dessus de la ville s'élève un mont couvert d'arbres et de verdure. Les rues sont belles et larges avec des maisons de six étages. Une belle baie donne accès à la mer. A 10 heures du matin, nous pûmes monter sur le bateau, Sakiamaru, et à une heure de l'après-midi nous quittâmes Daïren, et le 15, à une heure du matin, nous accostâmes dans le port de Tsindao. Le 17 juillet, nous arrivâmes à Shangai avec son port énorme où étaient ancrés des centaines de bateaux européens de toutes tailles. Nous avons mis les affaires sur le quai où la douane se mit à fouiller nos bagages mais, très vite, l'intérêt disparut et on nous laissa partir.

Nous quittâmes les portes du port et restâmes dans la rue près de deux heures, espérant retrouver ceux qui étaient partis trois jours plus tôt... Bientôt nous avons appris que ce premier groupe avait été accueilli par un Anglais, chez lui, et qu'il nous envoyait deux camions pour nous emmener, ainsi que nos bagages, dans sa cour. Sa maison se trouvait dans la banlieue de Shangai et était composée de deux ailes, possédait un potager considérable où poussaient des pommes de terre et d'au-

tres légumes. Il travaillait à la banque, était marié et avait un fils de 13 ans qui parlait parfaitement russe. Lorsque nous avons retrouvé nos amis du premier groupe, nous n'avons pas reconnu certaines femmes et jeunes filles (bien qu'il ne s'était écoulé que six jours...) car elles étaient habillées avec des robes offertes par les Français et les Anglais. Ces gens charmants nous ont beaucoup aidés et je ne sais pas comment se seraient passées les choses s'ils n'avaient pas été là.

Lorsque le premier groupe était arrivé à Shanghai, ils ne connaissaient pas la ville et ne parlaient que russe. Ils trouvèrent des appartements petits et beaucoup trop chers. Deux jours après, c'était dimanche. Ils décidèrent d'aller prier dans une église. L'église catholique, à Shanghai, était construite par les Français ou les Anglais. Les Russes sont arrivés bien avant le début de la messe, mais lorsque l'heure de la messe arriva, que le prêtre a fait le signe de la croix, l'église a été immédiatement remplie de Français et d'Anglais qui, de toute évidence, étaient des habitants riches de Shanghai. Ils furent très étonnés de voir, dans leur église, tous ces gens européens, habillés bizarrement, avec de jeunes enfants dans les bras. Ils ne les quittaient pas des yeux, à tel point que les Russes étaient indignés en se sentant ainsi dévisagés. A la fin de la messe, ils ont entouré ces gens-là en leur posant des questions sur leur origine. Ils étaient curieux des moindres détails et emmenèrent les femmes et les enfants chez cet Anglais. Ils apportèrent des aliments et une grande marmite pour faire la soupe. Et c'est là aussi que nous sommes retrouvés à notre arrivée à Shanghai. Mais nous ne sommes pas restés longtemps dans cette maison. Une heure après, cinq camions sont arrivés pour nous emmener dans une direction inconnue. Le maître de maison était absent, la maîtresse nous priait de rester, mais on nous força à partir. Les camions sont arrivés dans les casernes françaises où nous étions tous logés dans le même local. Le soir, on nous prépara un dîner chinois : un potage, des haricots et du riz. Le lendemain, les mêmes camions nous emmenèrent dans une école française. Là, le logement était grand et confortable, nous occupions le rez-de-chaussée composé de cinq salles de classe. Il est intéressant de noter qu'à chaque déménagement nous étions entourés par une foule de photographes qui nous suivaient. Nous sommes restés là du 18 juillet au 5 août. Nous étions très bien nourris. Il y avait un cuisinier à qui nous avons pu expliquer la façon de préparer la soupe et d'autres plats auxquels nous étions plus habitués. On avait, deux fois par jour, le potage à la russe, le pain, etc. On nous a donné aussi des vêtements usagés, des chemises, des costumes, des chaussures, des chapeaux. Il n'y avait pas de vêtements neufs, que des choses déjà portées, mais le partage de ces vieux vêtements a provoqué dans le groupe de véritables querelles. Ces querelles sont restées comme un tache de honte pour tout notre groupe et vis-à-vis des gens qui nous avaient accueillis et qui nous avaient aidés, mais qui voyaient bien ce qui se passait entre nous et qui ont cessé d'éprouver sympathie et confiance pour les Russes. Maintenant, ce n'est plus la peine de chercher les coupables et les responsables de cet état de fait.

Trois moines habitaient dans cette école, des gens très proches de nous, ainsi qu'un interprète, et nous recevions les visites des gens riches de Shanghai. Dans une des salles se trouvait une table couverte de vêtements de toutes tailles, pour hommes et femmes, collectés apparemment chez les gens de cette ville. Chaque famille était convoquée à tour de rôle, elle se mettait face à cette table et choisissait ce dont elle avait besoin. Certains habits étaient encore en très bon état, d'autres se déchiraient pendant les essayages, mais il y en avait une grande quantité et la plus grande partie n'était pas distribuée à cause de nos querelles.

## SHANGAI

Shanghai est une ville gigantesque, étendue dans une grande et belle vallée. Les rues qui mènent vers le port sont droites et forment de grands quartiers tandis que dans certains coins de Shanghai les rues ne sont pas tracées en lignes directes, mais ressemblent à des serpents dans l'herbe. La population est en majorité chinoise et les étrangers ne représentent que 10 %, et si, en Mandchourie on trouvait énormément de gens parlant russe, à Shanghai on parlait plutôt anglais et un peu français.

La population, dans cette ville, est si nombreuse, les logements si minuscules, que la ville porte la puanteur de la cuisine chinoise, de ses épices, accentuée par les vapeurs de l'humidité du climat très chaud. Cette puanteur nous interdisait les sorties pour se balader dans cette ville. Il est intéressant de noter aussi les "cochers" dont l'uniforme se retrouve sur les images de journaux (?). Ils traînent une voiture à deux roues pour deux personnes, le Chinois se met entre deux brancards et court avec ses deux passagers aussi vite qu'un cheval, et pour un prix de misère. La vie d'un pauvre Chinois est très triste. Mais apparemment ils sont habitués à cette vie. Chaque personne lucide et humaine, qui a eu l'occasion de connaître profondément la vie et les souffrances de ce peuple, parlera avec tristesse de ces gens exploités. Ce peuple est opprimé aussi par d'autres peuples, surtout par les Anglais et les Français. Le monde capitaliste, inhumain, a profité de leurs conditions et les a fait travailler comme du bétail. Combien de fois ce peuple opprimé se souleva-t-il contre son sort et contre ses maîtres ! mais ces tentatives ne furent pas couronnées de succès.

Les ouvriers qui travaillent dans les villes, dans les ports, ont un salaire de misère ; Ils mangent surtout toutes sortes de légumes et ne connaissent pas le pain. Tous leurs vêtements, ils les portent sur eux : un chapeau de paille et des chaussures tressées qui les protègent du goudron fondu par le soleil ; au lieu d'un pantalon, ils ont une sorte de chiffon entourant les reins. Certains parmi eux dorment dans les rues, c'est là peut-être qu'ils sont nés, c'est là qu'ils mourront.

Comme je l'ai déjà dit, ce peuple est abaissé par son propre destin, mais également exploité par d'autres nations en raison de sa culture qui est à un niveau très faible par rapport aux autres. Techniquement, ils sont aussi avancés que les au-

tres, mais leur sens moral, politique et civique, leur conscience ne peuvent pas s'éveiller, étouffés par un sort mystérieux et fatal. Peut-être la cause principale de leurs malheurs est-elle leur religion profane et islamique qui existait aussi en Russie il y a deux mille ans. J'étais étonné que ce peuple garde la foi maintenant, et peut-être longtemps encore, en une espèce d'idole dont je n'avais jamais entendu parler auparavant. Je pense que leur religion est divisée en quelques branches. Malheureusement pour décrire dans les moindres détail leurs religions, leurs rites, leurs coutumes, leurs prières, il faudrait avoir un plus grand intérêt que je n'avais à l'époque et surtout il faudrait y consacrer du temps et de l'attention. Ce que je peux décrire, ce sont les défilés très nombreux dans les rues qui semblaient des rites funèbres. La première chose que j'ai vue, c'était l'adoration du serpent qu'on porte ensemble avec le défunt. Il y a une espèce d'autel sur la charrette funèbre (catafalque), dans la partie inférieure : le cercueil avec le corps du défunt ; un énorme serpent en papier ou en cuivre est placé au-dessus de ce cercueil. L'autel est recouvert de tissu de telle façon qu'on ne voit pas le dos du serpent, seulement sa queue et sa tête. On voit un mètre de queue derrière et plus d'un mètre du cou et de la tête qui ouvre une bouche énorme et rouge avec un dard très long. Une douzaine de Chinois portent le défunt. Le groupe est précédé de musiciens, surtout des trompettes, qui jouent de beaux airs. Une centaine, ou plus, d'hommes (je n'ai jamais vu de femmes) suivent le cercueil. Chacun porte une lanterne, un drapeau et d'autres objets faits en papiers multicolores. Sur la charrette, à côté du mort, se trouve un homme qui est un pleureur. J'ai vu d'autres processions où, à la place du serpent, il y avait ou une tortue ou un crocodile. J'ai même vu une grue sur une patte sur un cercueil.

Parlons maintenant de notre voyage. Après trois jours de vie de nomade à travers Shangaï, on nous a posé des questions sur le choix du pays. Nous avons confirmé notre désir de partir pour l'Australie. Il nous a été demandé combien il nous restait d'argent. Plus tard, nous avons appris qu'on nous envoyait en France parce que nous dépendions des Français qui nous y dirigeaient contre notre volonté. A Shangaï, on nous échangea les passeports russes contre des polonais, ce qui nous a fait peur car nous craignons d'être obligés d'aller en Pologne. Nous n'avons pu obtenir aucun renseignement au Consulat d'Angleterre. Nous avons peur aussi de manquer d'argent pour aller jusqu'en Australie. Et nous n'osions pas rompre avec ceux qui nous envoyaient en France. Nous avons réuni tout l'argent qui nous restait et nous avons appris que la destination choisie pour nous était la France. Nous avons réfléchi, débattu ce problème entre nous, et avons décidé qu'il fallait aller là où on nous envoyait.

Le destin a pris un tour inattendu et nous a amenés dans une direction opposée à celle que nous espérions. La France est apparue brusquement pour nous, sans que nous y pensions un instant. Mais que faire ? Le jour du départ arriva, c'était le 5 août 1922. Le matin, les camions sont venus nous chercher, nous ont emmenés au

port et nous avons pris le bateau français "André Lebon" qui s'avéra un bateau fort confortable. Nous fûmes logés dans la cale, sur le pont, et les femmes dans des cabines de 3e classe. Nous avons dit au revoir aux amis et aux prêtres qui vivaient avec nous à l'école. A midi, ce bateau quitta le port, mais jeta l'ancre à la sortie de la baie et resta là deux jours car les prévisions météo n'étaient pas bonnes. Le ciel était chargé et noir, le vent fort soufflait par rafales. On voyait les environs de Shanghai, les toits des maisons et les mâts des bateaux ancrés dans le port. Tant que le bateau restait ancré nous nous sentions à l'aise, mangeant tout ce qui nous était fourni par les cuisines. Nous devions voyager en 4e classe et nous recevions les plats dans les cuisines (une ration par groupe de 10 personnes) mais nous les mangions là où nous vivions. La nourriture était bonne quoique inhabituelle.

Le 7 août 1922, au matin, le bateau leva l'ancre et prit la route vers la France lointaine. Shanghai disparut. Le vent était léger, la mer peu agitée. Le bateau se soulève, descend, tangue légèrement. Dès le début de ce voyage, nous avons ressenti le mal de mer, les visages se creusent, on respire mal, la nausée arrive, on n'a plus faim. On a même oublié d'aller chercher les plats à la cuisine parce que les odeurs de nourriture font souffrir encore plus. Le 9 août, dans la soirée, nous approchons de la ville de Hangan et le 12 nous arrivons à Haiphong dont nous repartons le 13. Nous arrivons le 16 à Saïgon qui se trouve à 10 km de la mer, sur la rivière Mé-Kong. Le 18, nous repartons et le 20 nous arrivons à Singapour. En se promenant le long des côtes de l'Indochine, nous remarquons la beauté de sa nature. Ici, ce ne sont pas seulement les fleurs qui sont remarquables mais aussi les arbres qui sont couverts de fleurs. Il est difficile de décrire toutes les nuances de rouges qu'on peut observer dans ces arbres. Toute cette nature luxuriante de l'Inde, les arbres, les plantes, les lacs... forme un des plus beaux tableaux que j'aie jamais vus dans ma vie.

Nous avons pu voir aussi que la population de l'Indochine est composée de quelques tribus. D'abord, les Chinois qui, dans ces lieux tropicaux, sont grands, maigres et pâles. Les Malaisiens sont plus sains, trapus, larges d'épaules, avec des yeux plus ronds et le teint du visage plus sombre. Ici, les femmes travaillent autant que les hommes, j'ai vu dans un des ports douze femmes porter les rails les plus longs et les plus lourds. Et enfin, en descendant vers le Sud, j'ai vu des nègres.

A Singapour, nous avons visité un marché chinois de légumes où nous avons acheté des ananas et d'autres fruits. J'ai vu aussi qu'ici les Chinois souffrent de maux de dents ou peut-être est-ce tout simplement une coutume ou une forme de religion, je n'en sais rien, mais leurs dents sont noires et ils sont en train de mâcher quelque chose de rouge comme le sang. Les crachats de ce produit rouge couvrent tous les passages du marché, les rues, les murs des maisons. Nous pensions d'abord que c'était du sang, ce qui suscita notre répulsion et la peur...

Le matin du 21 août, nous quittâmes Singapour et le 22 arrivâmes à Penham, une très jolie bourgade. Le soir même nous avons entrepris la traversée du golfe du Bengale et le 27 nous arrivions à Colombo à Ceylan. Le soir, nous avons commencé la traversée du golfe d'Arabie, ce qui nous a pris 8 jours, jusqu'au 4 septembre. C'est ici que nous avons perdu toutes nos tripes car une tempête terrible nous a surpris en pleine mer. Le pont était recouvert d'eau, le vent sifflait dans les mâts. Nous avons complètement oublié de manger et ceux qui étaient dans la partie avant du bateau ont souffert plus que ceux qui étaient au milieu.

Le 4 septembre, nous avons aperçu le port de Djibouti sur les côtes africaines. On voyait au loin des dunes de sable, aucun objet, aucune plante, aucun être vivant, seulement une mer de sable. A midi, très peu de temps après, nous étions déjà dans la Mer Rouge qui était belle et calme et le 8 septembre, à midi, nous sommes entrés dans le canal de Suez, long de 162 km. Il nous a fallu 20 heures pour franchir le canal. Il est intéressant de décrire les environs de ce canal et le sentiment qu'on éprouve tandis que le bateau avance lentement, touchant presque ses rives. Le canal est si étroit qu'il semblait que l'énorme bateau se frayait un chemin à travers les sables et tandis qu'il semblait un petit jouet en pleine mer, ici il semble puissant et fier, avançant majestueusement. On traverse un désert qui ressemble au Sahara. Dans certains endroits, ses rivages sont hauts, parfois il est large, où travaillent les machines de sablage. Du côté de la Mer Rouge une steppe de sable sans végétation ni habitat, mais du côté de la Méditerranée on peut voir quelques palmiers, bananiers et masures des Arabes près desquelles broutent des chameaux. Le 9, nous sommes partis de Port-Saïd, nous avons quitté le canal de Suez et nous sommes entrés dans la Méditerranée. Une petite tempête nous a légèrement secoués, mais, grâce à l'habitude, elle ne nous causa pas autant de désagréments... Le 14 septembre 1922, nous sommes arrivés en France et le dernier port : Marseille. De longues années nous attendent ici, dans d'autres circonstances et conditions de travail. Nous avons quitté ce bateau que nous avons pris le 5 août et qui était devenu notre véritable maison.

Dans un premier temps, on nous a mis dans des baraquements et c'est là que nous devions attendre notre premier emploi. Nous nous sommes rendus dans l'ancien Consulat général de Russie qui n'était plus officiel mais fournissait quand même des documents, de même qu'il défendait nos droits près des autorités françaises. Ici, se trouvait aussi le bureau français à l'emploi. Les ouvriers célibataires étaient très demandés, mais pour les gens mariés il était plus difficile de trouver du travail car, nous l'avons appris plus tard, il manquait de logements à Marseille. Un mois après, tout le monde était parti. On était divisé en six groupes dans les différents coins de France, dans les fermes, les usines et les mines. Un propriétaire terrien du village de Riotard par Laghes (Vaucluse), M. Dervieux, a offert du travail à notre famille qui était composée de mon père, mes deux beaux-frères, Josef et Stepan, et moi-même.

Lé 6 octobre 1922, nous avons quitté Marseille pour aller à la ferme. Nous avons mis huit heures pour arriver. Un ouvrier russe est venu nous chercher à la gare, envoyé par le patron. Quatre kilomètres séparaient la gare de la propriété. Nous avons mis tous les bagages sur une charrette à deux roues et, assez tard dans la soirée, au clair de lune qui faisait ressortir les vignes, nous arrivâmes dans le logement qui nous était réservé. C'était une maison ancienne de cinq pièces avec les portes rongées par les souris. A côté, une porte menait dans les écuries. De grands peupliers décoraient la façade de la maison tandis que derrière poussaient quelques sapins. Après avoir mangé des pommes de terre cuites qui nous ont été données dans la cuisine où mangeaient quelques ouvriers agricoles, nous sommes partis nous coucher. Les lits étaient composés de quelques caisses remplies de pailles et recouverts de draps. Nous nous sommes couchés sur la paille, nos matelas et la plus grande partie des bagages étant restés à la gare. La bougie s'éteignit, tout est devenu calme mais la fraîcheur de la nuit nous empêchait de dormir car un bon lit confortable est indispensable pour un bon sommeil. Les rayons argentés de la lune pénétraient à travers les branches des peupliers comme s'ils essayaient de voir et comprendre qui étaient ces nouvelles gens qui habitaient la maison, après ce long voyage. Dès le matin, on nous a expliqué notre travail qui consistait à couper les branches des vignes, labourer de grands champs et butter les plants. Nous passons nos journées de travail ainsi, dans les fermes françaises qui sont éloignées l'une de l'autre et dans lesquelles les gens vivent en solitaires. On éprouvait de la tristesse en sentant la solitude de cette vie dans des conditions qui nous paraissaient étrangères. Lorsqu'on travaillait, entourés d'autres gens, le temps passait plus vite et l'angoisse ne remuait pas nos coeurs. En fait, le travail était notre seule joie car les jours fériés ou les dimanches, surtout lorsque le soleil couchant arrosait la nature de ses derniers rayons, nos pensées s'éloignaient vers d'autres lieux et une pointe de douleur nous pénétrait. Le temps passait, nous nous sommes habitués. Le salaire, de 250 F par mois, était insuffisant. Dans notre famille, il y avait deux salariés, autrement dit on avait 500 F par mois pour douze personnes. On savait que certains ouvriers gagnaient deux fois plus dans les usines. En plus, on se querella avec le patron et il n'y avait aucune raison d'y rester. Il fallait chercher une autre place. Mais où ? et comment ?

Au mois de mars, je suis parti pour Marseille, au Bureau de l'emploi pour chercher une autre place et me renseigner... Je n'ai trouvé aucun autre travail, par contre on m'a dit que j'étais libre de choisir le lieu de résidence et de travail. On avait même le droit de rompre le contrat annuel sans aucune conséquence. C'est surtout cela que je voulais savoir. Comme on n'était pas coupé des autres régions de France, où vivaient les autres familles éparpillées dans tout le pays, j'ai travaillé encore une semaine chez mon patron après mon retour de Marseille et, ensuite, je

suis parti dans les régions des mines de charbon d'où je recevais des lettres d'Ivan Smikovský. Je ne pris avec moi aucune personne de la famille, j'y suis allé seul, le 7 mars 1923 et, à Martinet, dans le Gard, je trouvai du travail dans une mine de charbon. Mon beau-frère, Katsuba, quitta la ferme peu de temps après avec toute la famille et commença à travailler dans une aciérie à Chasse dans l'Isère. Mon père n'a pas pu me rejoindre car son beau-fils, Josef, était gravement malade et se trouvait à l'hôpital à la gare de l'Isle (?). Dès que Josef alla mieux, Katsuba leur indiqua mon adresse et ils ont quitté leur ancien travail le 26 mars et partirent à Chasse. Ma femme, avec notre fille Génia, m'a rejoint à Martinet où j'avais trouvé un logement. Ma femme a dit aurevoir à mes parents à la gare de l'Isle sur Sorgues où ils sont arrivés ensemble après avoir quitté la ferme. Le train amena mon père à Chasse et ma femme resta seule pendant trois heures à la gare, en attendant le train qui devait partir dans une direction opposée, à Martinet.

### LES MINES

Lorsque je suis arrivé à 8 heures du matin, dans le village minier, j'ai vu que mes parents étaient déjà partis au travail. J'étais effrayé par cet environnement, par la boue noire, la poussière de charbon et les visages des gens qui ressemblaient aux nègres. Ma première pensée fut de ne pas y rester. Mais j'ai tenu bon et, à force de volonté, j'y suis resté. En plus, j'ai ressenti une grande curiosité, j'avais envie de voir comment sous une couche de terre se cachent des tunnels souterrains où des gens travaillent comme des fourmis. Tout nouveau travail m'intéressait. Trois jours après, j'avais tous les papiers nécessaires pour obtenir un poste. A 6 heures du matin, je me suis présenté à mon nouveau travail. Je suis entré dans un petit bureau où on a inscrit mon nom sur la liste des mineurs et on me donna un ticket pour recevoir une lampe. A quelques pas de là deux femmes, couvertes de poussière de charbon, me tendirent une lampe à travers un guichet. Je fus frappé par l'odeur nauséabonde des gaz qui s'échappaient des lampes allumées, suspendues chacune à sa place. Par le trou de l'élévateur, je voyais deux ascenseurs qui montaient et descendaient le long des câbles et dans lesquels pouvaient tenir 14 personnes ou un cheval. La profondeur de chaque puits n'atteignait que 300 mètres, partagés en trois arrêts d'où partaient des tunnels dans lesquels on voyait les souterrains mystérieux. Toute cette roche épaisse était traversée par des tunnels de quelques centaines de mètres de profondeur et d'une longueur énorme. Ça me faisait penser aux fourmis vivant dans un tronc d'arbre pourri. Le charbon dans la roche se présente en plusieurs couches de 1 à 8 mètres d'épaisseur et de plusieurs mètres de largeur, et des kilomètres entiers de longueur... Les strates de charbon sont disposées de différentes manières, certaines faciles pour l'extraction, les autres extrêmement difficiles. Une fois le charbon extrait, on le remplace par des pierres.

Dans les tunnels où les pierres ne sont pas friables, on peut se passer d'étais mais là où la roche est fragile on met des étais en bois. En profondeur, on tombe parfois sur des couches d'eau. Par endroits, l'eau passe à travers les fentes et se déverse dans les tunnels où on aménage des passages qui la conduisent vers des réservoirs munis de pompes pour l'aspirer et l'amener à la surface. Le village possède plusieurs puits de six à sept mètres de profondeur et nous travaillons sous ces nappes d'eau et l'eau manque dans le village, excepté les endroits mentionnés dans ma description. Les tunnels tantôt descendent, tantôt montent, et dans ces endroits sont placées les machines qui fonctionnent à l'air comprimé, amenant des wagonnets le long des câbles. Là où les tunnels sont plats, on utilise les chevaux mais dans les endroits trop étroits travaillent des ânes qui passent partout, comme des chats. Pas de lumière électrique, ce serait trop dangereux. Et les lampes à pétrole ressemblent aux bombes munies d'un verre épais et allumées automatiquement. La flamme est une menace de mort. Il arrive que le grisou et la poussière s'enflamment et avec la rapidité de l'éclair le feu se propage dans tous les tunnels en tuant tous ceux qui y travaillent. L'air passe à travers les puits des élévateurs. Le tirage est si fort que les plus grands tunnels sont même dotés de portes pour ralentir sa force. Dans les tunnels qui se terminent en culs de sacs les courants d'air manquent et l'air y est souvent irrespirable. L'air qui passe à travers les trous remplit tous les tunnels même les plus profonds, suit les couloirs et monte à la surface où, à sa sortie, se trouve un bâtiment avec une ouverture dans le toit par laquelle l'air s'échappe, ce qui permet le renouvellement de l'air dans la mine. L'air dans les mines est humide et tout bois qui s'y trouve pourrit rapidement. Chaque jour, après le travail, on va aux douches pour se laver et changer de vêtements.

Je suis Frants avec qui je travaille et nous entrons, avec douze autres personnes, dans l'ascenseur qui nous emmène en bas si vite que le coeur nous manque comme si on tombait. A la sortie de l'ascenseur, on nous indique le numéro de descente, nous suivons de longs couloirs, une lampe à la main éclairant faiblement notre chemin et le tableau que j'ai sous les yeux est tout autre que ce que j'avais imaginé avant de connaître les mines. Nous suivons les couloirs tantôt en descendant, tantôt en montant, en passant par des endroits étroits et dangereux. Mon regard, prudemment mais rapidement, observait tout ce que je voyais sur mon passage. Le silence de mort, l'obscurité à peine éclairée par les lampes, des bruits sourds... A dix pas, on ne savait pas si c'était une voix ou un choc. Le seul moyen de signalisation, ce sont les coups portés sur les tuyaux métalliques qui transportent l'air comprimé et qu'on pouvait distinguer en se trouvant à trois cents mètres du tuyau. Dans certains endroits, les pierres risquaient de tomber, à peine retenues par des étais pourris.

Lorsque nous avons atteint notre lieu de travail, dans un des tunnels en cul de sac, l'air m'a paru lourd et irrespirable. J'ai commencé par amener les pierres sur les ânes et je les mettais en tas dans un des trous étroits qui descendaient et où d'autres s'en servaient pour remplir les vides. J'y ai travaillé un mois et demi, jusqu'au jour où on me déplaça dans un autre endroit où je partageais le travail avec un Français. Ici, je me sentais bien. Nous travaillions dans un des tunnels centraux et remplacions des étais détériorés par d'autres. Nous avions deux chevaux pour déplacer les wagonnets, nous étions deux et une bonne amitié se créa entre nous.

Le travail était facile, l'air ne manquait pas. En travaillant 8 heures, je touchais 2 F de l'heure. Etant marié, avec enfant, je touchais en plus 1,20 F et 200 kg de charbon par mois. Ainsi j'ai pris le travail dans les mines en amitié et au lieu de trois jours, come je le pensais en arrivant, j'y suis resté plus de six mois. Mais je voulais rejoindre ma famille et quitter les mines et le 5 août 1923, par une belle journée de dimanche, nous avons réuni tous nos bagages, dit aurevoir aux voisins et avons pris le train qui nous a emmenés avec une vitesse surprenante à travers les champs de vignes, les marécages, les montagnes... Nous sommes arrivés à Chasse, en Isère, où habitaient nos parents et d'autres membres de notre nombreuse famille. Les parents nous ont logés dans leur appartement où nous disposions de deux pièces. Deux jour après je commençais à travailler.

## HAUTS-FOURNEAUX DE CHASSE (Isère)

### L'usine

Dans cette usine, on ne produisait que de la fonte, deux hauts-fourneaux envoiaient la fumée jour et nuit. C'étaient des fourneaux avec un recouvrement spécial en briques qui peuvent supporter de très hautes températures. En bas des fourneaux, là où la température est la plus élevée, se trouve une couche de métal refroidie avec des filets d'eau. Les rangs supérieurs de briques sont entourés d'étroites lamelles métalliques. La combustion dans les fourneaux est soutenue par l'air comprimé. L'épaisseur du fourneau en bas est d'un mètre, en haut plus mince. Les fondations de haut-fourneau ont deux mètres d'épaisseur. Le travail dans cette usine est sale et pénible. Il semble qu'il faut être obligé pour y travailler même un certain temps, mais cela concerne presque toutes les usines. Le travail dure sans interruption, jour et nuit, en trois équipes. On n'éprouve aucune joie à y travailler. Le travail en haut des fourneaux, là où les portes s'ouvrent automatiquement pour recevoir les charges de minerai, est impossible à cause du gaz qui s'en dégage et que peu de personnes peuvent supporter. En bas, là où on reçoit la fonte, le travail s'effectue dans le sable et la chaleur est telle que les vêtements, les corps humains fument. La fumée bleue et blanche s'échappe des fentes en recouvrant les gens épuisés déjà par la chaleur et le manque d'air. Ensuite, on décharge les wagons de mi-

nerai - c'est le sable rouge et sec qu'on presse en briques, qu'on sèche et avec lequel on charge le fourneau - Pendant le déchargement, la poussière qui se dégage est telle qu'on ne voit pas les gens qui effectuent ce travail. J'observais cette ambiance et ce travail et il me semblait que les gens travaillent dans certains endroits de cette usine à cause de crimes commis... Il y a des gens qui s'y habituent et passent toute leur vie dans cette atmosphère empoisonnée par les gaz et les poussières.

Mais pour nous, après les salaires misérables dans les fermes, ce travail nous paraissait convenable tant que nous étions en bonne santé et pleins de force. Ce travail nous paraissait aussi supportable car nous pensions qu'il était provisoire. Malgré tout, tous les Russes habitant à Chasse vivaient agréablement et gaiement. Au total, nous étions une quinzaine de familles qui étaient arrivées de différentes régions de France. Nous nous composions de deux groupes, un à Chasse, l'autre à Pont de Chéruy (?). Nous étions tous voisins dans de longues maisons en pierres, composée chacune de deux pièces, et avec un potager. Peu à peu, les querelles qui avaient éclaté à Shangai cessèrent. Les jours de fête, nous faisons des repas ensemble en passant d'un appartement à l'autre. Ici, nous avons pu reconstituer les coutumes et les habitudes russes. Lorsqu'on trouvait un peu de temps libre, ou le dimanche, on se réunissait pour évoquer les souvenirs. Les femmes se fréquentaient beaucoup car elles ne travaillaient pas à l'usine. Nous ne rêvions plus, ici, de la Russie que nous avons quittée un an auparavant, et le temps nous paraissait plus doux. Nous rêvions cependant de partir d'ici au Canada qui nous intéressait beaucoup. Nous avons essayé de faire des démarches à Marseille et ensuite à Paris, mais sans résultats. Ce rêve a échoué. Le 19 avril 1924, mon père et quelques autres furent licenciés parce qu'ils avaient refusé de travailler à Pâques. Ayant passé Pâques avec nous, mon père déménagea à Pont de Chéruy dans l'Isère, à l'usine Gramon (?) où on fabriquait des fils électriques et des objets en caoutchouc. Les salaires y étaient bas et c'était éloigné du centre, loin de tous les magasins, ici, plus qu'ailleurs, on voyait la pauvreté de l'ouvrier : mauvaise alimentation, misère... Six mois après, mon père quitta cette usine et trouva du travail à Décines, à l'usine de soie qui venait d'être construite et commençait la fabrication. Là, mon père s'est beaucoup plu, mieux qu'à Chasse et Pont de Chéruy. Nous, continuions de travailler à Chasse. Le 6 avril 1925 à 10 heures du matin, naquit mon fils Paul dans l'appartement n° 224 Contineman (?) à côté de Chasse. Là, nous avons pu partager la joie de la naissance avec nos amis et la famille.

Le temps passait. Peu de gens restaient à Chasse. Presque tout le monde déménagea à Décines. Au printemps 1925, j'ai ressenti des douleurs à l'estomac. En juillet de cette année, j'entrai à l'Hôtel-Dieu de Lyon, j'y ai passé 15 jours pénibles parmi les souffrants et les mourants ; cette ambiance me pesait, je pensais à ma femme et aux deux enfants restés à la grâce de Dieu. J'ai quitté l'hôpital sans me sentir guéri et j'ai continué de travailler, tout en me soignant. Le 2 septembre 1925 je déménageai à Décines où je commençais mon nouveau travail. ...

## SEREBRIANKA

Le village de Serebrianka, vers 1920, comptait 80 maisons et 500 personnes. A cette époque de nouveaux noms de famille apparurent dans notre village. Comme je l'ai déjà dit au début de mon cahier, trois frères Goulévitch ont fondé Roudia et, dès les débuts, deux autres familles se jointes aux frères Goulévitch, c'étaient Schkouropatsky et Smikovsky. Je ne sais s'ils étaient mariés ou célibataires au moment où ils se sont joints aux Goulévitch. Je pense, vu leur petit nombre, qu'ils étaient célibataires. Peut-être, se marièrent-ils avec les filles Goulévitch... Ces deux noms sont très proches des Goulévitch, comme plus tard Katsuba. Ensuite, de 1907 à 1910, de nouvelles familles arrivèrent à Serebrianka. Leurs noms sont Latichevitch, Medeltsov, Khomitch, Drobitch, Lisiak. Comme vous voyez nos proches parents sont très nombreux. Mon père avait cinq frères et une soeur, Anna. Chacune de ces familles compte de sept à douze personnes. L'oncle Frants est tué et son frère cadet, Vassili, épousa sa veuve en 1921. La tante Anna se maria à 18 ans, en 1918, avec Maxime Botenok, chef de la poste se trouvant à Serebrianka. L'oncle Piotre et Vassili habitent Serebrianka. L'oncle Adam, comme je l'ai déjà dit, est parti plus tôt pour Kharbin et y resta. Ensuite, il nous a suivis à Shangai et, quelques mois après, arriva par la France, en Pologne où ses enfants ont pu le rejoindre depuis Kharbin en 1923. Le 4 avril 1924, il arriva à Marseille et envoya un télégramme à Chasse pour que quelqu'un de nous vienne lui rendre visite. Mon père partit pour Marseille et ensuite emmena mon oncle et sa famille à Chasse le 6 avril car le chemin de Marseille à Lyon et Strasbourg passait par Chasse. Ils sont restés une journée entière et nous les avons accompagnés en Pologne où il devait rejoindre ses enfants. Il vécut un certain temps à Varsovie mais il a vite compris que ce n'était pas la peine d'y rester plus longtemps vu l'absence de travail et de logement et il prit les enfants et se rendit en Russie soviétique, dans le gouvernement de Minsk, dans le village de sa femme. Là, il s'installa, mais pas pour longtemps. Nous avons perdu l'habitude de rester longtemps dans le même endroit en raison de notre vie de nomade. Sa femme vivait à la campagne, avait une maison, un potager et une vache. Mon oncle savait faire beaucoup de choses et c'était un bon artisan. Les enfants allaient à l'école. Son fils, Josef, a fait ses études au lycée et à l'école technique supérieure. Les vieux, le grand-père et la grand-mère sont morts à Serebrianka. Le grand-père au mois de décembre 1930, ma grand-mère au mois de mars 1933.

Ensuite, je parlerai d'une autre branche de la famille, Smikovsky, et de mes autres oncles. Ma grand-mère Maria et la mère des Smikovsky, Agnecha, sont soeurs. Les Smikovsky habitaient Rogatchev. Leur père Josef est mort à 55 ans à Rogatchev en 1906. La famille est composée des frères Vikenti, Piotre, Adam, Frants, Ivan, Paul et des soeurs Loukacha et Maria, Barbara et Anna. Lorsqu'ils avaient quitté Roudia ils passèrent plusieurs années en voyages et déménagements. Pour la première

re fois, ils ont tout vendu à Roudia (ils étaient assez riches) et se rendirent sur l'Amour en 1900. Mais quelque chose les obligea à faire demi-tour et à revenir à Roudia. Ils entreprirent le deuxième voyage sept ans après. A Rogatchev, ils se sont vite enrichis.

Pour trouver encore plus de chance, ils voulurent partir au Brésil en 1911, pays qu'ils connaissaient d'après les livres qui circulaient parmi les gens pour les attirer dans ce pays paradisiaque qu'était le Brésil. Une partie de leur famille, c'est-à-dire Vikenti et Paul, ainsi que deux autres familles Goulévitch, quittèrent le village, se rendirent à Vladivostok et se retrouvèrent en Australie. L'autre partie de la famille, avec quatre autres familles, prirent le train à travers toute la Russie, puis le bateau pour le Brésil. Ils y sont arrivés mais furent pris de frayeur : ce climat tropical et humide, les maladies, la chaleur, les forêts remplies de toutes sortes de serpents... Ils ont failli y mourir de jaunisse et de malaria. Le climat d'Australie est très chaud mais sec, les familles qui y sont allées y sont restées. En plus, ils gagnaient bien leur vie. Une lettre fut envoyée du Brésil en Australie pour qu'ils restent là-bas et ne viennent pas, mais trop tard ! Vikenti et Paul étaient déjà en route pour le Brésil. Les autres sont restés en Australie, mais ils sont revenus à Rogatchev trois ans après. Ceux qui se sont retrouvés au Brésil y sont restés une année et ont eu du mal à en partir car l'argent leur manquait. Ils sont quand même arrivés à Londres et ont travaillé dans des usines. Frants a trouvé une place de matelot sur un bateau et est parti aux Etats-Unis en 1912. Quelque temps après, il a écrit à Roudia en disant qu'il s'était marié et était devenu Américain. Tous les autres sont retournés à Rogatchev. Piotre, après son mariage, se rendit à Roudia. Un an après, c'était la guerre. Tout le monde est revenu de la guerre en bonne santé, sauf Piotre qui reçut une balle dans un coude, il vit toujours à Roudia. En 1922, tout le monde décida, une fois de plus, de partir à la recherche de la fortune. Ils sont partis avec nous, la moitié, dont la mère et Anna, est restée à Kharbin ; Vikenti, Ivan et Paul sont arrivés en France quatre ans après, c'est-à-dire en 1926.

Vikenti partit de Décines, seul, chez son frère Frants en Amérique. Il vécut quelques années chez son frère tout en travaillant en usine, puis se mit à rêver au Canada car l'Amérique ne lui plaisait pas. Il alla au Canada, chez Kouzma Goulévitch. Le Canada ne donnait pas d'autorisation à l'émigration et il arriva comme invité, mais lorsqu'il voulut faire venir sa famille de France il fut renvoyé. Il alla donc en Australie, chez son frère, et retourna de nouveau en France, dans la famille, en 1929. Ivan et Paul décidèrent de rejoindre leur frère en Australie. Ils craignaient cette décision mais le goût du changement l'a emporté. Ils firent leurs adieux à Décines. Leur mère est morte en Australie en 1924.

Maintenant l'autre branche : la famille de Théodore Schkouropatsky - Ma mère Pradéxa et la femme de Théodore, tante Jagna, sont cousines. En plus, ma soeur Agatha épousa leur fils Anton en 1930. En ce qui concerne Katsuba, ma soeur Maria épousa Stepan en 1918. Le beau-fils Katsuba et le beau-fils Josef sont venus avec nous. Les grands-parents Katsuba sont restés à Serebrianka. Le beau-fils Katsuba vécut avec nous tous en France jusqu'en juin 1928. Sa famille était composée de quatre fils, Ivan, Victor, Maxime et Stanislav. A ce moment, nous tous, rêvions encore à notre retour à Serebrianka. Mais les circonstances nous empêchèrent de réaliser ce rêve. Les parents de Katsuba le priaient de rentrer en Russie, disant qu'ils étaient très vieux et aimeraient ce cadet auprès d'eux. Ils écrivaient que la vie était meilleure depuis notre départ de Serebrianka. Katsuba a obtenu l'autorisation au Consulat soviétique à Paris et il est parti immédiatement chez lui. Le 25 juin 1928, nous avons dit adieu à la famille de ma soeur Maria Katsuba. Nous nous sommes dit aurevoir tranquillement, sans penser qu'on ne se reverrait peut-être plus. Nous pensions encore que demain ou bientôt nous les suivrions... Mais le Seigneur en décida autrement. Aujourd'hui, lorsque j'écris ces lignes, six années se sont écoulées depuis le jour où nous nous sommes dit aurevoir et seulement maintenant nous nous rendons compte que c'étaient des adieux et la séparation peut-être pour toujours. La famille d'Alexandre Smikovsky est partie avec eux. Ils sont partis via Marseille, en Grèce, Istanbul et, ensuite, à Novorossiisk pour rejoindre la Sibérie. Au mois d'août, ils sont arrivés à Serebrianka, mais malheureusement ils n'ont pu voir leur père Maxime qui était mort cinq mois avant leur arrivée, c'est-à-dire au mois de mars 1928. Personne ne leur avait communiqué cette triste nouvelle en France. Quand ils sont arrivés, la mère était seule mais ils étaient quand même contents de retourner à la maison. Pendant deux ans, ils nous écrivirent pour accélérer notre retour. Ensuite les temps ont bien changé et pour le pire. Les lettres sont devenues tristes, ils ont quitté Serebrianka, la correspondance fut interrompue et maintenant on n'a aucune nouvelle d'eux, qui sait où ils sont ?

L'été de 1933 a vu détruire leur maison et neuf autres constructions du centre de Serebrianka.

## SPORTS ET LOISIRS

Quelles étaient nos distractions à Roudia ? Ce que nous préférions, nous les jeunes, c'était surtout danser au son de l'accordéon les jours de fête. Pendant les grandes fêtes, on invitait des musiciens, un ou deux violons et un tambour. D'autres jeux : à Noël, les jeunes gens font une étoile en papier multicolore, vont d'une maison à l'autre, chantent un cantique, Noël du Christ, collectent l'argent et le dépensent en fêtes. Ensuite, pour le 1er de l'An, ils font une statue de chèvre. Ils montent dessus, tenant les rênes entre les mains, le visage de celui qui est dessus est recouvert de rubans de toutes les couleurs, de telle façon qu'on ne puisse pas le reconnaître. La chèvre est fixée par des ceintures au corps de celui qui est dessus. C'est aussi pour collecter de l'argent. Une grande fête a lieu aussi le lendemain de Pâques, le soir jusque très tard dans la nuit. Lorsque les jeunes gens vont sous les fenêtres des maisons ils chantent la chanson suivante : "Les braves gens magiciens, le Christ est né, fils de Dieu". Dans cette chanson on mentionne le nom du propriétaire de la maison, de quelle façon il doit semer le blé, etc. Si dans une maison il y a une jeune fille ou un jeune homme, on chante une autre chanson, on dit les noms des jeunes gens lorsqu'ils s'adressent à une fille - et les noms des filles lorsqu'on s'adresse à un garçon. Si le garçon ainsi mentionné ne plaît pas à la jeune fille, elle ne donne pas d'argent. Ils collectent de la même façon les oeufs de Pâques, l'argent pour les fêtes...

Les jeux consistaient aussi, dans la rue, dans une cour, à faire rouler des oeufs (durs). On jouait également au ballon dans les rues. Par exemple on formait deux groupes d'hommes, un groupe est placé dans ce qu'on appelait "le champ", l'autre groupe court d'un trait à un autre, à une distance précisée d'avance. Dans chaque groupe il y a un chef appelé "mère". La mère du groupe qui se trouve dans le champ lance le ballon, un autre le frappe avec un bâton qui doit le lancer à deux, trois cents mètres. A ce moment, le groupe qui court doit atteindre le trait dans le champ et même revenir. Le groupe qui tient la garde dans le champ essaie d'attraper la balle ou le ballon, de le lancer et d'atteindre quelqu'un parmi ceux qui courent. S'ils réussissent, l'autre groupe a perdu et change de place.

A Serebrianka, sur l'Amour, on oubliait peu à peu ces jeux et plus tard ils disparurent complètement et d'autres n'étaient pas créés.

Les jeunes célibataires s'amusaient seulement le soir et le dimanche en chantant et en dansant.

Qu'avons-nous laissé derrière nous à Serebrianka ? la ferme avec  
 bonnes constructions. Toute cette description est présentée sur une liste  
 que nous avons toujours gardés. Deux très belles maisons avec quatre pièces  
 ne, tout en très bon état, propre, avec de bons poêles, de grandes fenêtres  
 belles terrasses, des caves. Dans la cour, entre autres, des granges, un  
 forge, l'étable et toutes sortes d'équipements tels que les traîneaux, des  
 machines, le bois et autres objets. Beaucoup d'objets furent distribués et  
 nous avons su, à ce moment, que nous n'y reviendrions jamais, on aurait tout  
 donné à nos parents.

Nous avons laissé quarante pouds de blé à notre oncle Piotre. Tout  
 est au nom de l'oncle Piotre et Kouzma. L'infirmerie était toujours dans notre  
 maison au moment du départ. Deux ans après, Kondrate quitta Serebrianka et un  
 infirmier le remplaça. Pendant trois ans, nos oncles disposèrent de nos biens,  
 ensuite ils en furent privés et ils sont devenus communs, appartenant à l'Etat.

Maintenant nous revenons à Décines et à sa fabrique de soie artificielle.  
 Pour la fabrication de la soie on utilise du papier et toutes sortes d'  
 qui viennent d'autres usines. Le papier est spécial, blanc, cotonneux, épais. Il  
 fabriqué au Canada et en Norvège.

103 kg de papier sont mis dans une presse où on verse de la soude ca  
 que. La soude est déversée et le papier est pressé. Le papier devient humide et  
 son poids augmente jusqu'à 310 kg. Ensuite cette masse est moulue et devient co  
 du duvet. Ensuite, elle est séchée pendant cinq jours à la température de 28°.  
 ce papier est dirigé dans le barrage qui ressemble à des tonneaux, tournant au  
 de deux axes horizontaux. On y verse 22 litres de sulfure et cette masse est  
 ma laxée pendant deux ou trois heures. Il est très important que la température ne  
 passe pas 17-18°. Ensuite cette matière descend à l'étage inférieur, dans un mixe  
 autrement dit un récipient qui est mis en mouvement verticalement et qui ren  
 ce liquide pendant trois heures. On y ajoute alors 630 litres d'eau et 160 litres  
 soude. Autrement dit, toute cette masse de 1 000 kg est composée de 103 kg  
 papier, 22 litres de sulfure, 160 litres de soude et 630 litres d'eau. Ensuite ce liq  
 de, appelé viscose, est filtré sous pression d'air comprimé. Cette viscose doit res  
 pendant 120 heures, c'est-à-dire cinq jours, et passe en filature d'où sortent des fi  
 de soie artificielle. Une machine spéciale tire les fils de soie. La viscose est pou  
 sée par de l'air comprimé à partir du récipient. Elle passe par la machine de filat  
 ture à travers de petits tuyaux en verre dont l'embout porte de minuscules orific  
 invisibles à l'oeil et à travers lesquels la viscose est étirée dans un mélange de so  
 de et de magnésium chauffé qui fixe les fils. Les fils montent sur une bobine, l'

paisseur du fil dépend du nombre d'orifices des embouts. Ensuite, ils sont lavés pour les débarrasser de tous les acides et enfin séchés. Ensuite, le fil passe dans les machines sur lesquelles travaillent exclusivement les femmes qui les torsadent en les faisant passer d'une grande bobine à d'autres plus petites pour faire des pelotes. Les pelotes arrivent dans une laverie où elles sont lavées avec des acides différents pour les blanchir. Ensuite les femmes les fient et les emballent en paquets. Ce travail est très nuisible pour la santé : le gaz, les acides provoquent des brûlures.

Acides utilisés pour la fabrication de la viscose :

- soude caustique
- sulfure
- sulfate de soude

Pour la fixation :

- soude (magnésie)
- sulfate de soude
- acide sulfurique

Pour la laverie :

- sulfure sudem (?)
- acide chlorhydrique (?)
- javel
- savon Hupo (?)
- carbonate de soude

## DECINES

Lorsque nos premières familles sont arrivées à Décines, en 1924, là où se trouve maintenant le centre de la ville, c'est-à-dire l'avenue Jean Jaurès, il y avait encore des champs de blé, de pommes de terre, etc. Cinq ans après, l'usine s'agrandit. Beaucoup de maisons furent construites ainsi que des magasins et des restaurants. De nouvelles rues donnant sur l'avenue Jean Jaurès firent leur apparition. A cause de tous ces environs modernes et étendus la vieille Décines paraît minuscule et absorbée. La proximité de Lyon a aussi contribué au développement de ce bourg mais c'est surtout l'usine de soie artificielle qui en provoqua la croissance et l'essor. Plus de trois mille personnes travaillaient à l'usine de soie fondée par une compagnie lyonnaise. Le début de la construction de l'usine remonte à 1923 et déjà en 1924 deux ou trois machines modernes furent créées pour la fabrication de ce tissu. En 1925, lorsque l'usine était à moitié construite, on produisait déjà près de six mille kilos de soie par jour et là où, il y a deux ans, poussaient le blé et les pommes de terre, pousse la soie. Du côté droit de l'avenue Jean Jaurès se trouve l'usine ; à gauche, la cité de la soie, autrement dit les logements des ouvriers et, derrière, passe le grand canal. Le centre et la cité Vallon (?) au milieu de laquelle est l'école. Des deux côtés : deux bâtiments à quatre étages comme les gardiens de cette école et derrière l'école une grande place ronde d'où partent des rues courtes et

droites qui se terminent dans une seule rue qui fait le demi-cercle autour de la cité. Le long de ces rues, bordées de beaux immeubles d'architecture variée, dont le rez-de-chaussée est peint en jaune ou en rouge et l'étage en blanc, poussent des érables et des acacias. Là où il y a cinq ans n'était qu'un champ triste, sont maintenant des maisons, des jardins très coquets remplis de fleurs, des potagers pleins de verdure. Ce nouveau lieu nous a accueillis depuis un certain temps. Dix ans de notre vie incertaine se sont déjà écoulés ici. Quelques familles nous ont quittés pour rejoindre la Russie ou l'Australie. D'autres familles ont choisi ce lieu où elles ont pu acquérir un morceau de terre et construire une maison de quelques pièces. Ce sont Vassili Goulévitch et Vassili Goulévitch (Monikov), Espérans, route de Crémine, Vaulx en Velin (Rhône) - Ivan Goulévitch (Evreïtchikov) et Jakov Schkouropatsky, rue Robespierre, Décines.

Certains, parmi les jeunes gens appartenant aux familles Goulévitch, se sont mariés avec des Italiens, des Français ou des Polonais. Certains possèdent la nationalité française.

Pendant cette période de notre vie, à Décines, nous avons connu des moments de joie et des moments de tristesse. Cette habitude si russe de faire les fêtes en commun disparut peu à peu. Nous avons rencontré la solitude et nous nous y sommes habitués. Malheureusement, une certaine forme d'hostilité, ou tout simplement de la méfiance, est apparue au sein de notre communauté. Quelques vieillards nous quittèrent pour l'autre monde. Je peux vous évoquer la triste mort d'Ivan Schkouropatsky qui, à 36 (?) ans, se jeta et se noya dans le canal, au mois d'avril 1927 à deux heures du matin, après avoir blessé gravement sa femme Aléna avec un couteau. Il était devenu fou et ne se rendait plus compte de la gravité de ses actes. Son cadavre fut trouvé seulement neuf jours après, emmené à Lyon où il fut enterré par ses parents. Sa femme Aléna s'est remise de ses blessures, heureusement, car autrement cinq enfants seraient devenus orphelins.

Egalement la mort de mon frère : c'est avec une grande tristesse que nous avons enterré le fils et le frère, Paul, mort le 16 octobre 1932 à 14 ans. Il passa près de dix ans à Décines et, à 14 ans, semblait un adulte. Il termina l'école primaire en 1932 à l'école L.S.A. (?) Il reçut un beau cadeau de son maître et du directeur de l'usine. Son brevet fut une grande joie pour ses parents et pour ceux qui l'enseignaient. Après les vacances d'été, au mois de septembre, il entra dans une Ecole des Métiers à Lyon, qui lui avait été conseillée par son maître et le directeur de l'école. Il y étudia seulement un mois et demi. Deux jours avant sa mort, il n'alla pas à l'école car sa joue gonfla et au-dessus de sa lèvre apparut un petit bouton. Personne ne se rendit compte que ce petit bouton était mortel. Il ne ressentait aucune douleur et n'alla pas immédiatement chez le médecin. Le lendemain, sa lèvre supérieure gonfla et le samedi matin le médecin l'envoya à l'hôpital de Lyon. A mi-

di, je l'ai laissé dans une chambre de l'hôpital et là mon cher frère me serra la main pour la dernière fois en signe d'adieu. Nous étions tous calmes et pas la moindre pensée ne nous effleura d'une mort possible. Le dimanche matin, un télégramme nous informant de la gravité de son état nous parvint de l'hôpital de Lyon et nous inquiéta vivement. J'arrivai dans la chambre où gisait mon frère avec une très forte fièvre (41°5). A mon appel "Pacha, Pacha", il entr'ouvrit les yeux, les referma et à trois heures de l'après-midi, devant ses parents et ses soeurs, il s'éteignit doucement. Ainsi sa grande joie devant les études, devant son choix d'un métier pour devenir un membre à part entière de la famille fut de courte durée. Ce jeune homme brillant, au visage éclairé par l'espoir, surtout les derniers mois de sa vie, s'éteignit en trois jours. Je pensais à ce rayon de soleil en automne qui disparaît derrière les nuages.

O mon cher frère, tu es parti en oubliant la vie sur terre  
Le Seigneur a préféré rappeler ton âme,  
tu es parti si tôt, tu t'es envolé  
et tu ne reviendras plus parmi nous,  
tu n'as pas eu le temps de nous dire aurevoir  
et tu as disparu pour toujours, pour l'éternité.

O mon cher frère, tu es parti avec un rêve irréalisé,  
en rejoignant le sommeil éternel.  
Tu n'as vécu que quatorze années de cette vie heureuse sur terre.  
Nos larmes ont coulé à flots...  
Tu reposes dans une tombe blanche qui ressemble à de la neige,  
tu dors dans la terre humide et froide.  
Tu t'es assoupi en pleine jeunesse,  
Dors bien, ta mémoire sera éternelle.

Nous avons emmené le corps de Lyon à Décines pour l'enterrer le 18 octobre 1932 dans ce beau cimetière de la ville. Il a passé presque toute son enfance à Décines où il était aimé. Il a rencontré des amis et maintenant il dort doucement dans cette terre, sous une croix de fonte argentée et les couronnes de fleurs. Nous avons longtemps pleuré sa mort mais la vie continue et les vivants doivent vivre. Mais son départ signifiait aussi une période heureuse et calme dans la vie de notre famille. Les parents vieillissaient vite, surtout mon père, à cause de tous les travaux pénibles qu'il avait accomplis. Lorsqu'il était arrivé en France, à l'âge de 50 ans, il se sentait en pleine forme, fort et énergique. Mais dix années de travail de neuf à dix heures par jour ont brisé ses forces et sa santé. Il s'est mis à décliner très vite, a maigri, est devenu faible les derniers temps... et pourtant la vie de mes petites soeurs et de mon frère - ceux qui ne sont pas encore indépendants - peut être heureuse, à condition d'être protégée par les parents. Et les parents sont heureux aussi en menant une vie calme et douce parmi les enfants encore célibataires, mais à mesure que les enfants se marient la joie, le bonheur des parents ou augmente ou les quitte et la tristesse le remplace. Les parents se sentent de plus en plus

responsables des succès ou des échecs de leurs enfants. Il arrive souvent que les parents, d'une façon juste ou injuste, rejettent le responsable des brouilles familiales et il arrive que l'amour trop fort pour un des enfants prend le dessus sur la raison - et ils ne soupçonnent même pas que le poids de cette responsabilité incombe à eux seuls.

Plus tard, et pendant toute notre vie, les voies choisies dépendent d'un destin mystérieux et fatal. Les dix années de vie merveilleuse sont en train de s'écouler, près de l'usine de soie artificielle. Ce délai qui paraît assez long passa comme un éclair et nous ne nous sommes pas aperçus de ces années... tout en se trouvant dans des conditions de travail difficiles dans les ateliers étouffants. La vie et le travail, dans cette atmosphère remplie de gaz, d'acides, de poussières et du bruit des machines, me pèsent de plus en plus. Cette vie d'usine, si ordinaire et monotone, qui ressemble au tic-tac de la montre, où les jours se ressemblent, fait penser à une machine bruyante qui fonctionne jusqu'à l'usure de son mécanisme : la sirène du matin qui appelle au travail, la sirène du soir qui fait fermer le lourd portail de métal de l'usine, les ateliers qui mangent les ouvriers...

Les machines se sont mises en marche et tremblent, les soupapes, les leviers sont mis en mouvement et les gens se mettent à travailler avec des gestes habituels et monotones, de la même façon que les machines. Ces gens prennent toujours le même objet, toujours dans le même endroit, le remettent à la même place en se penchant, en se relevant, toujours le même mouvement, comme une machine accomplissant les gestes habituels, aujourd'hui, demain, pendant des années et des dizaines d'années... La sirène, les repas, de nouveau la sirène pour le retour à l'atelier, le même chemin pour y aller, le même travail, en hiver comme en été, toujours la même chose ! Ces mêmes gestes fatiguent et nuisent à la santé. Dans cette usine, seulement 10 % des ouvriers font des travaux qui n'atteignent pas leur santé et qui peuvent être considérés comme intéressants, et auxquels ils tiennent et qu'ils ne veulent pas quitter. Durant ces années, j'ai travaillé dans tous les ateliers et j'ai fait connaissance avec toutes sortes de travaux. Actuellement, je travaille au montage sur les machines où se torsade la soie, ce qui est le travail des femmes. Le grondement des machines, la poussière qui empoisonne l'atmosphère et, en été, la chaleur insupportable à cause de l'échauffement des moteurs, rendent notre vie ici très pénible. Pendant les trois premières années, lorsque la fabrique fut construite, ces femmes gagnaient très honorablement leur vie, mais huit ans après, leur salaire avait énormément baissé et était devenu insignifiant tandis que la discipline devenait de plus en plus rigide.

A Décines, j'ai connu des années tristes et amères, les maladies, l'angoisse, mais aussi des moments doux et heureux. Au début, nous vivions ensemble avec les parents, dans le même appartement, 15 avenue Réaumur, mais ensuite nous avons déménagé dans notre propre appartement, avenue Bernard Palissy. Toutes ces an-

nées, vécues dans une atmosphère empoisonnée par les produits chimiques, ont altéré ma santé et, plus tard, ce que je regrettais le plus, que je n'ai pas vu chez moi, ce sont les signes d'un quelconque talent que j'aurais aimé avoir dès mon plus jeune âge.

Non, je ne me plains pas et je continue de travailler dans ces ateliers où cette poussière me brûle les yeux. Gana travaille depuis huit ans dans les ateliers de triage et le temps passe... et nous ne pensons plus pouvoir changer quelque chose à notre destin et il semble que seuls de nouveaux événements pourraient nous pousser à entreprendre de nouveaux choix.

Qu'est-ce qui nous arrivera plus tard ? Et la question se pose :

Est-il possible que sous les cieux de cette France lointaine,  
parmi les mêmes croix catholiques,  
nous serons enterrés pour toujours  
dans les cimetières de ce pays ?

Nous avons connu la vie de nomade et continuons de vivre comme si tout était provisoire. Toutes nos affaires sont dans des caisses, les photos ne sont pas dans des cadres, et nous continuons à penser que la vie de nomade reprendra un jour ou l'autre. Mais nous rêvons de temps en temps qu'un jour nous mettrons tout en ordre, que nous sortirons tous les objets des caisses et qu'alors nous nous occuperons du ménage, nous construirons une maison et enfin nous dirons qu'on ne bougera plus d'ici. Mais bien que les années passent, nous ne le faisons pas, nous n'arrivons pas à le réaliser. Il est difficile d'abandonner tout ce que vous avez gagné dans la peine, les lieux de votre enfance, mais il est encore plus difficile de trouver l'endroit où, enfin, on désire rester.

N'y pensons plus ! c'est le Seigneur qui nous indiquera le chemin, mieux que nous ne pourrions le faire et enfin nous éprouverons le sentiment qui, dans notre grande famille, en France où la vie est calme et tranquille, permettra de nous installer définitivement.

Les nuages noirs se rassemblent au-dessus du monde.

Le monde gronde comme un volcan en éruption et des forces terribles se réunissent sur la terre et deviennent de plus en plus apparentes, provoquant de temps en temps de petits tremblements, et il suffit d'encore un peu plus de gaz et de vapeurs pour que tout sorte en force à la surface en détruisant et enlevant tout sur son chemin. Actuellement, les journaux sont remplis de prédictions de plus en plus sinistres et dévoilent les menaces de la guerre avec ses forces destructrices : des armes bactériologiques et des moyens techniques, etc...

La foudre, grâce à Dieu, ne nous a pas encore frappés, essayons d'être heureux et de cueillir les fruits de la vie paisible et heureuse.

Je finis ainsi la première partie des annales familiales. Je remercie le Seigneur qui m'a protégé et m'a redonné les forces et la mémoire pour tracer les mots simples et pauvres dans ce cahier où les fautes d'orthographe sont nombreuses.

Ivan Goulévitch - Mai 1934

MAI 1979

Après une longue interruption et d'importants événements, je reprends ce cahier tout en éprouvant la déception de n'avoir pu le faire plus tôt. Je vais revenir sur un passage de la page 158 de ce cahier où je posais une question : Est-il possible... (p. 42).

Vingt ans après, je peux répondre à cette question. Nous connaissons maintenant cet avenir qui est devenu notre passé et je veux remplacer une ligne de cette question : dans le cimetière de Décines, ils sont enfermés pour les siècles et les siècles. Nous savons maintenant où se termine leur chemin sur cette terre. Nous savons qu'ils sont là, nos parents, mon frère, ma soeur et ma femme, et nous savons exactement les endroits où ils sont enterrés. Mon père est mort le 9 août 1955 à 83 ans. Ma mère est morte le 15 août 1959 alors qu'elle avait 82 ans. Ma soeur Iuzia est morte le 14 novembre 1953 après une longue maladie, elle avait 45 ans. Ma femme est morte le 5 mars 1974 à l'âge de 72 ans. La vie de mes parents était difficile. Ils ont connu trois déménagements, de la Bielorussie à Roudia, en Extrême-Orient dans le village de Serebrianka et enfin une route très longue pour la France où ils ont beaucoup travaillé, mais où ils ont vécu en paix, tranquillement, dans la sécurité, ne craignant plus pour leur vie. La vie matérielle n'était pas difficile, ce qui était difficile, c'est la coupure avec le pays et la langue. Mais nous ne regrettons pas car nous ne savons pas ce qui aurait pu nous arriver dans notre propre pays. Après une vie difficile et tourmentée, nos chers parents étaient heureux de finir leurs jours parmi leurs enfants et de partir pour l'éternité en s'éteignant doucement, en sachant qu'ils seront enterrés au cimetière de Décines.

Je dois quand même dire que notre génération a connu un destin étrange. Comme je l'ai dit au début de mon cahier, nous sommes sûrement originaires de la Pologne mais nous nous sentions très Russes et nous avons oublié ce qui nous liait à nos ancêtres vivant en Pologne. Et voilà que les circonstances nous ont poussés à choisir une autre voie, dans un pays qui nous est encore plus étranger, la France, qui est un pays latin et qui est très différent des Slaves. Mes parents, dans l'histoire de notre famille, sont les pionniers de cette voie qui nous a amenés en France. Qui, parmi nous, aurait pu penser que le destin, ce destin fatal, et les circonstances nous pousseraient à choisir cette voie et peut-être pour toujours ? Maintenant, alors que j'écris ces mots, la France est devenue pour nous notre chère deuxième patrie. Nous y avons poussé profondément des racines. Nous faisons partie de son histoire et de sa vie, mais nous regrettons qu'il n'y aura sûrement pas, de circonstances qui pousseraient les futures générations à reprendre la route dans la direction opposée, vers la Russie, car ils sont plus que nous mélangés avec d'autres populations par les mariages.

...

Une autre langue, la rencontre avec d'autres gens, nous éloignent de plus en plus de notre passé et l'espoir de retour disparaît, mais nos enfants ne peuvent pas s'imaginer le poids lourd de la nostalgie, surtout lorsqu'on ne connaissait pas la langue. Nos enfants se sont mis à parler le français immédiatement, sans rien savoir du passé, c'est pourquoi ils ne connaîtront jamais ce poids du passé qui nous pesait.

---